

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:    Pagination multiple.  |                                     |   |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

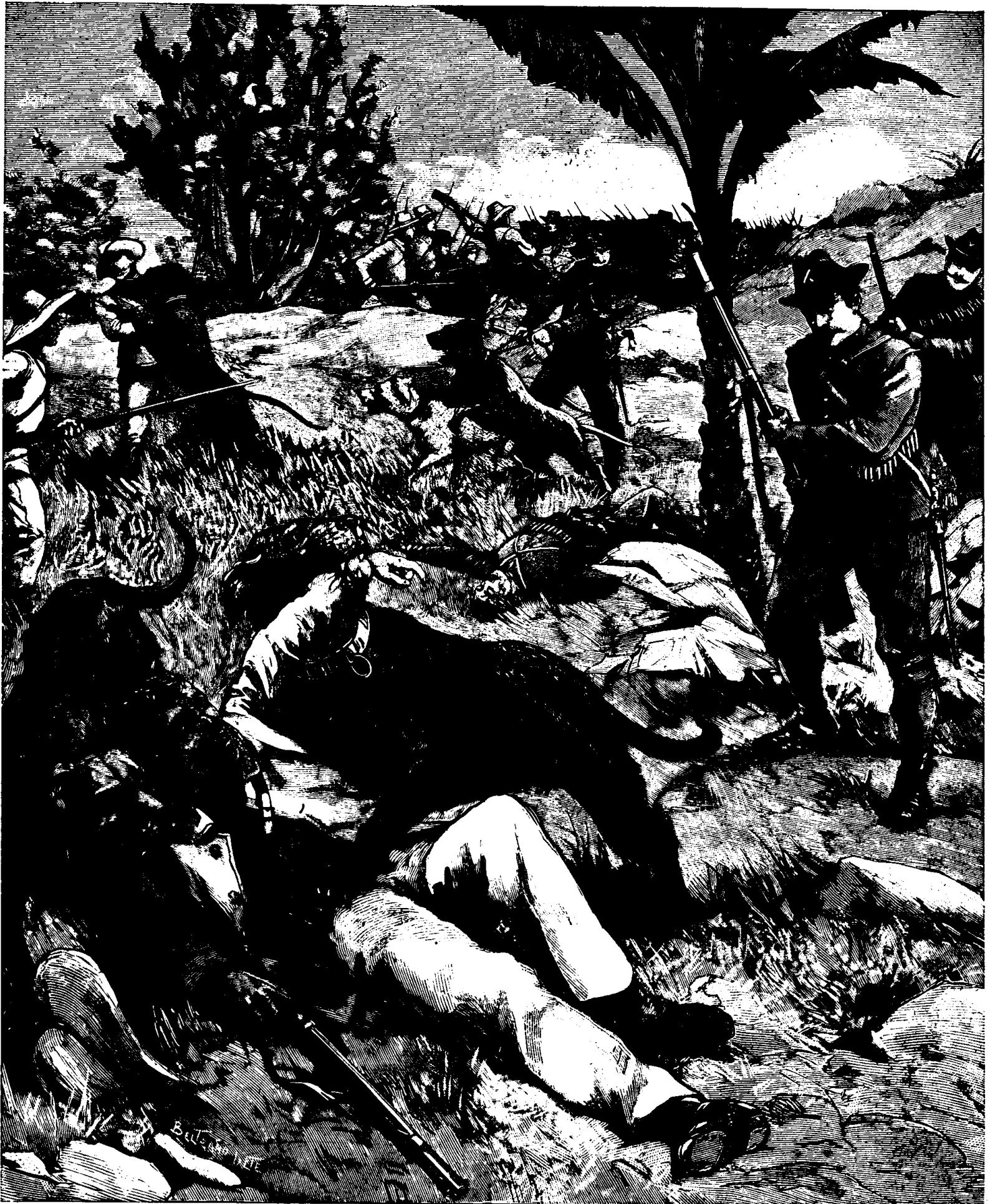
16<sup>ME</sup> ANNÉE, No 786.—SAMEDI, 27 MAI 1899

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JAGUES-GARTIER, MONTREAL

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



UN COMBAT D'AVANT-GARDE AUX ILES PHILIPPINES.—Les chiens de guerre des soldats américains

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 27 MAI 1899

ALFRED DE MUSSET

## SOMMAIRE

TEXTE.—Primes ! Primes ! — Alfred de Musset, par A.-H. de Trémaudan.—La chaudière, par Chs Leduc.—Un mariage Franco-canadien.—Poésie : Les nids, par Abel Letalle.—Poésie : Les pantoufles, par Jules Lanos.—Messe pour un inconnu, par A.-H. de Trémaudan.—Chronique scientifique, par P. Colonnier.—Anciennes expressions, par Ernest Gagnon.—Poésie : Le poème de mai, par Fauvette.—Nos gravures.—La question des îles Samoa.—L'école littéraire.—Le renseignement, par Jules Renard.—Rectification.—Poésie : Notre souveraine, par Dr J.-N. Legault.—M. Louis-Gabriel Picard.—Le choix d'un ministre.—Bibliographie.—Le devoir.—Primes du mois d'avril.—Théâtre.—Conseils pratiques.—Jeux et amusements.—Le jeu de crosse.—La croix.

GRAVURES : Un combat d'avant-garde aux îles Philippines : Les chiens de guerre des soldats américains.—Portraits : Oscar II, roi de Suède ; M. Ed Pailleron, de l'Académie française ; M. et Mme Damien Masson ; M. L. Bélaïr ; M. A.-V. Pilon.—Beaux-Arts : Pense-t-il à moi ?—Gravure du feuillet.—Devinette.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## PRIMES ! PRIMES !!

A la suite de plusieurs observations qui ont été faites au sujet des nouvelles primes accordées par notre journal, l'Administration a résolu de prendre la décision suivante. Il va de soi que ce que nous allons dire ne s'applique absolument qu'aux abonnés, anciens ou nouveaux, qui n'ont aucun compte arriéré. Il va également de soi que notre nouvelle combinaison ne peut être utile qu'à ceux qui envoient d'avance le montant de leur abonnement à l'année qui commence.

L'Administration du MONDE ILLUSTRÉ informe donc ses lecteurs que tous ceux qui paieront d'avance leur année, ou qui fourniront un ou plusieurs abonnements dont ils enverront l'argent, auront le droit de retenir un dollar sur les trois que coûte l'année : ils n'auront donc que deux dollars à envoyer par abonnement d'un an payé d'avance.

Il est bien entendu que tout abonnement qui ne serait payé qu'à la fin de l'année, sera de trois dollars.

Evidemment, ceci annule toutes les primes de livres annoncées précédemment.

La misère est un châtement, la pauvreté une bénédiction.—LACORDAIRE.

L'amour conjugal n'est pas une plante de plein vent et de grand soleil : il lui faut un peu de solitude et d'ombre.—G. DURUY.

M. René Doumic, que le public Montréalais a eu l'avantage et le plaisir d'entendre, il y a quelque temps, a dit à propos de Musset : " Ce n'est point l'éclat des spectacles extérieurs qui le tente, c'est l'émotion des spectacles intimes."

Lisez en effet les œuvres de ce poète, le plus grand et le plus vrai en son genre que la France ait produit depuis La Fontaine, et vous ne manquerez pas de remarquer combien cette parole est exacte.

Chez lui, point de ces descriptions grandioses de la nature, telles que se plaisent à nous les présenter ces deux autres grands poètes Lamartine et Hugo ; point de ces descriptions magnifiques des grandes scènes extérieures de la vie de l'homme, telles que nous aimons à les lire dans les tragédies de Corneille. Un seul homme, à mon humble avis, a été le devancier de Musset : Racine.

Encore est-il nécessaire d'ajouter qu'une différence notable existe entre ces deux grands poètes. Racine ne décrit guère que les sentiments intimes des rois ou des grands personnages : c'est, pour ainsi dire le portedrapeau de l'aristocratie. Musset, au contraire, sait se plier à toutes les conditions et les humbles peuvent se dire qu'il les a chantés aussi bien que les gens d'une classe plus élevée.

Et cependant, dans quel abandon inouï se trouve, depuis longtemps déjà, notre cher Musset ; je dis notre, car il est bien vraiment notre poète, à nous, les jeunes ! Qui mieux que lui a jamais célébré l'état intime de l'âme où l'amour commence à produire ses premiers effets ?

Un des meilleurs amis qui me restent sur les lointains rivages de France m'écrivait, il y a quelque temps, une longue lettre où il me parlait ainsi de de Musset :

J'aurai aussi quelques volumes préférés, entre autres, les *Œuvres Complètes de Musset*, que je lirai, relirai, relirai encore et apprendrai par cœur à force de les répéter et de les faire pénétrer jusqu'au fond de mes entrailles. Je désirerais avoir un portrait de Musset que je mettrais bien en vue, planant au-dessus de tout, afin que le poète, de son sourire, m'élève un peu au-dessus de l'humanité, me fasse oublier la banalité de tous les meubles qui m'entourent et mette dans ma chambrette un peu de sublime, un brin d'idéal.

Moi, vois-tu, j'ai pour Musset de l'amour, mais de l'amour mêlé d'admiration ; je lui voue un véritable culte, presque de l'idolâtrie. Je donnerais dix années de ma vie pour l'avoir connu, de même que j'abandonnerais de bon cœur tout le reste pour avoir écrit la *Lettre à Lamartine*. J'ai même fait le vœu, dès que je gagnerai par moi-même quelque argent, de lui faire oublier l'anniversaire du jour de sa mort, l'indifférence des autres.

De quelque nom d'ailleurs que le regret s'appelle L'homme, par tout pays, en a bien vite assez.

Hélas ! pour lui aussi, cette funeste prédiction s'est accomplie. Les hommes, animaux (\*) égoïstes, l'ont eu bien vite oublié ! L'indifférence s'est bientôt fait sentir pour lui comme pour tant d'autres, et dans ce siècle pratique et mercantile, où l'on n'a même plus le culte du génie, le silence, le vide se sont faits autour de ce grand nom.

Il y a deux ou trois ans, j'ai vu dans le journal littéraire les *Annales*, que le jour de son anniversaire deux personnes seulement étaient venues prier ou méditer sur sa tombe. Un jeune homme qui a laissé au poète des fleurs et des vers, et une dame du monde, qui, pas une année, ne manque son pieux pèlerinage. Ceci m'a navré et j'ai promis, dès que je le pourrai, d'adresser, tous les ans, des fleurs pour être mises sur la tombe du poète, le jour anniversaire de sa mort. Je suis sûr que ce don d'un cœur qui l'a aimé et compris fera plaisir à Musset. De plus, chaque fois que je me trouverai à Paris ce jour-là, j'irai sur sa tombe lui parler à travers la terre et m'entretenir avec sa grande âme.

J'ai aussi une idée chère. Dès que pourrai me garnir une chambre, je voudrais qu'elle fût absolument pareille à celle de Musset ; mais il me faudra pour cela des renseignements que je ne pourrai peut-être pas obtenir.

Certes, il y aurait bien des choses à reprendre dans

(\*) Un philosophe a dit : " L'homme est un animal raisonnable."

cette appréciation faite à la hâte—dans tout le feu de la jeunesse—de l'abandon où se trouve un des plus grands noms français de la littérature du XIXe siècle : il est juste, néanmoins, de faire remarquer que l'ingratitude—une ingratitude indifférente, la pire de toutes—a payé de ses efforts Alfred de Musset.

Certaines personnes me diront peut-être que les œuvres de ce grand écrivain contiennent des passages qui devraient empêcher de les mettre entre les mains de tout le monde. Je l'admets : mais combien y a-t-il de magnifiques chapitres pour racheter les passages défectueux ? Je n'en veux pour preuve que les lignes suivantes de l'*Esprit en Dieu*, citées par le Révérend Père Faure dans son bel ouvrage de *l'Infini dans l'homme* :

Ah ! pauvres insensés, misérables cerveaux,  
Qui de tant de façons avez tout expliqué,  
Pour aller jusqu'aux cieux il vous falait des ailes ;  
Vous aviez le désir, la foi vous a manqué.  
Je vous plains ! votre orgueil part d'une âme blessée.  
Vous sentiez les tourments dont mon cœur est renpli,  
Eh vous la connaissiez, cette arière pensée  
Qui fait frissonner l'homme en voyant l'infini !  
Et bien, prions ensemble ; abjurons la misère  
De vos calculs d'enfant, de tant de vains travaux.  
Maintenant que vos corps sont réduits en poussière,  
J'irai m'agenouiller pour vous sur vos tombeaux.  
Venez, rhéteurs païens, maîtres de la science,  
Chrétiens des temps passés et rêveurs d'aujourd'hui,  
Croyez-moi ; la prière est un cri d'espérance !  
Pour que Dieu nous réponde, adressons-nous à lui.

D'ailleurs, lisez *Rolla*, lisez les *Confessions d'un enfant du siècle*, et dans ces pages troublées, dites-moi si Musset ne donne pas des leçons utiles et sérieuses à ceux qui, dans les siècles à venir, seraient tentés de l'imiter. Comme il se plaint, cet homme, du mal qu'ont fait à notre société déchu, Voltaire et ses admirateurs !

Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire  
Voltige-t-il encor sur tes os décharnés ?  
Ton siècle était, dit-on, trop jeune pour te lire ;  
Le nôtre doit te plaire, et tes hommes sont nés !

Je ne crois pas, ô Christ, à ta parole sainte :  
Je suis venu trop tard, dans un monde trop vieux !  
D'un siècle sans espoir naît un siècle sans crainte :  
Les comètes du nôtre ont dépeuplé les Cieux.

Quel homme, plus que Musset, a goûté des charmes empoisonnés de la passion ? Quel homme, plus que lui, a parlé en termes plus justes du mal qu'ils font à l'âme ?

Ah ! malheur à celui qui laisse la débauche  
Planter le premier clou sous sa mamelle gauche !  
Le cœur d'un homme vierge est un vase profond :  
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,  
La mer y passerait, sans laver la saoullure,  
Car l'abîme est immense... et la tache est au fond !

O peuples des siècles futurs ! lorsque vous serez courbés sur vos charrues, dans les vertes campagnes de la patrie ; lorsque vous verrez sous un soleil pur et sans tache, la terre votre mère féconde, sourire dans sa robe maternelle au travailleur, son enfant bien aimé ; lorsque, essayant sur vos fronts tranquilles le saint baptême de la sueur, vous promèneriez vos regards sur l'horizon immense, où il n'y aura pas un épi plus haut que l'autre dans la moisson humaine, mais seulement des bluets et des marguerites au milieu des blés jaunissants ; oh ! alors, hommes libres, lorsque vous remercierez Dieu d'être nés pour cette récolte, pensez à nous qui n'y serons plus ; dites-vous que nous avons acheté bien cher le repos dont vous jouirez, plaignez-nous plus que tous vos pères, car nous avons beaucoup des maux qui les rendaient dignes de plaintes, et nous avons perdu ce qui les consolait !

Enfin, pour ne dire que quelques mots du style enchanteur de ce grand écrivain, ne vous semble-t-il pas, en le lisant, que les termes dont il se sert sont ceux-là mêmes dont vous vous serviriez vous-mêmes si vous aviez à expliquer le même sujet ? Est-il rien de plus naturel que les tournures de phrases dont il se sert, rien de plus simple que la façon avec laquelle sont menés ses récits ?

Je ne sache pas qu'à l'instar de La Fontaine il travaillât son vers et son style en général ; il est facile de remarquer d'ailleurs que chez lui tout coule de source. Aussi est-il juste d'ajouter que les fautes ne manquent

pas ! Plus d'une fois un peu de soin eût relevé la valeur littéraire de l'œuvre. Il n'est pas sûr, cependant, que nous l'eussions aimé autant, ce grand enfant, comme l'appelle un critique :

Paix profonde à ton âme, enfant ! à ta mémoire.

A.-H. DE TRÉMAUDAN.

28 avril 1899.

## “ LA CHAUDIÈRE ”

De ce temps-ci, un grand nombre de personnes se rendent, tous les jours et tous les soirs, sur le pont “ Union,” entre Hull et Ottawa, pour admirer la grande cataracte appelée “ La Chaudière.”

A cette époque de l'année—et vu la crue considérable des eaux—elle est dans sa plus grande beauté. En effet, quel spectacle grandiose ! Il faudrait la plume d'un Chateaubriand ou d'un Victor Hugo pour le décrire ; cependant, pour vous en donner une faible idée, permettez-moi d'en faire une courte description, une pâle esquisse prise sur le vif.

\* \*

Chateaubriand, dans ses *Voyages en Amérique*, dit que les sauvages, sur le haut de la rivière Outaouais, appelaient le manitou de cette rivière le *Castor Blanc*, parce qu'il avait construit, élevé des digues gigantesques pour les protéger, en empêchant les Iroquois et les blancs de monter la rivière, et venir les attaquer plus haut que Outaouais ou Nipissingue ; et aussi pour les empêcher de se rendre d'un océan à l'autre par les mers intérieures, comme l'avait compris Champlain.

La plus grande de ces digues est, sans contredit, celle d'Ottawa, qui a fait creuser “ La Chaudière,” ce précipice insondable, d'où rien ne revient, cette immense cataracte qui est la plus grande beauté naturelle de la capitale.

Les sauvages, en ce temps-là, ne se doutaient guère que le castor blanc, en élevant cette chaussée, donnerait la force motrice nécessaire pour faire fonctionner des industries nombreuses des plus importantes du monde entier. Ces industries n'ont pas peu contribué à la fondation et à la surprenante prospérité de la coquette ville d'Ottawa.

\* \*

Le nom “ Chaudière,” qui fut donné à cette chute, a été bien choisi, car il fait image.

En se rendant au pied de “ La Chaudière,” en passant à l'ouest des scieries de Booth, on domine la chute. De là, on peut voir sa forme qui est celle d'une immense chaudière que l'on peut croire remplie d'argent en ébullition, car le volume considérable d'eau qui tombe de la digue (ou rocher) dans la chaudière proprement dite, se couvre d'une écume blanche et épaisse qui paraît aux yeux comme de l'argent en fusion. Une partie de cette écume se détache, se soulève dans l'air et se change en poussière humide qui, à certaines heures du jour, lorsque le soleil la pénètre, s'irise et prend toutes les couleurs du prisme, de l'arc-en-ciel. On y voit les nuances entremêlées du diamant, de la perle, de l'émeraude, de la topaze, de l'améthyste, etc.

L'eau tombe avec un bruit assourdissant : c'est la voix de la cataracte, la voix du Castor Blanc, la voix de l'immensité, de l'infini ! En tombant, elle forme des vagues énormes qui s'enlacent, se tordent, se culbutent et se poursuivent en mugissant, pour venir se briser au pied de la falaise que domine le Parlement du Canada.

\* \*

Après avoir vu “ La Chaudière ” à sa source et dans sa fureur, il nous faut revenir sur le pont qui unit Ottawa à Hull, sa sœur québécoise, pour jouir d'un coup-d'œil magnifique, splendide, surtout le soir.

Tourné du côté de la chute, au-dessus, à quelque distance, suspendu, on aperçoit le pont du Pacifique, où, parfois, file avec vitesse un train qui s'éloigne, ou entre dans la Capitale en poussant son sifflet strident.



M. D. Masson, docteur en médecine



Mme Masson, née Marie LeRoy

Ce pont, au moyen-âge, aurait passé pour une merveille ; aujourd'hui, ce n'est plus qu'une des preuves innombrables du génie humain.

De chaque côté de la cataracte, au nord et au sud, on voit, en mouvement, des scieries les plus considérables du monde entier ; des manufactures, des usines de papier, de pulpe, d'allumettes, etc., etc., qui ne sont nulle part surpassées, et d'où sortent le grincement de la scie mordant le bois, le bruit des machines et les cris des travailleurs.

\* \*

Le soir, comme pour faire cadre à “ La Chaudière,” toutes ces manufactures, ces usines, se remplissent et se couvrent de mille jets lumineux qui se répercutent jusque sur “ La Chaudière,” avec un effet vraiment féérique.

Faisant volte-face, en se tournant vers l'est, brillant d'innombrables lumières, on voit apparaître la massive architecture du Parlement où les députés décrètent des lois pour le bien-être des populations, ou forgent, en se chicanant, les chaînes qui entravent la liberté du pauvre peuple.

Plus à l'est encore, on aperçoit également une grande quantité de feux électriques brillant avec symétrie : c'est l'Imprimerie du Gouvernement, où s'impriment ces lois plus ou moins bienfaisantes, plus ou moins iniques.

Entre l'Imprimerie et le Parlement, se dessine la flèche élevée du clocher de la Cathédrale, pointée vers le ciel, comme un doigt ami qui semble nous dire : Pensez-y.

CHS LEDUC.

Hull, mai 1899.

## UN MARIAGE FRANCO-CANADIEN

(Voir gravures)

C'est le jeudi, 27 avril, qu'a été bénite, dans la chapelle paroissiale de Saint-Jean-Baptiste de Montréal, par M. l'abbé Z. Auclair, curé de Saint-Anicet, l'union de M. le Dr Damien Masson et de Mlle Marie Leroy, de Lille, France. M. L.-N. Masson, négociant, de Saint-Anicet, accompagnait son fils, et l'épousée avait pour témoin M. L.-A. Bernard, pharmacien, ami de cœur du marié.

Au sujet de cet événement social assez rare, au parfum exotique et au cachet international français, *La Minerve* du 24 avril publiait les intéressantes notes qui suivent :

Au nombre des passagers du paquebot *Dominion*, qui sont débarqués hier à Québec, se trouvent Mlle Marie LeRoy, de Lille, France, et sa mère Madame veuve LeRoy, de l'une des familles les plus distinguées de la région du Nord, en France. Mlle LeRoy passe de la vieille France en la nouvelle pour venir y lier sa destinée, par les liens sacrés du mariage, à notre jeune et sympathique concitoyen, M. le Dr D. Masson.

Le docteur Masson est le fils de notre excellent ami, M. L.-N. Masson, négociant de Saint-Anicet, comté de Huntingdon, et il se trouve ainsi le petit fils du patriote feu le Dr Luc Hyacinthe Masson, ancien député conservateur du comté de Soulanges.

Ce n'est que du mois de décembre dernier que le Dr Damien Masson est revenu parmi nous et qu'il a établi son cabinet de consultation au No 970 de la rue St-Denis. Il avait passé sept années à suivre les cours de médecine de la Faculté catholique célèbre de Lille, où il nouait, en ces dernières années, les relations heureuses dont le dénouement arrive.

C'est avec une véritable satisfaction que nous profitons de l'occasion pour enregistrer ici le témoignage flatteur rendu à notre concitoyen par la *Dépêche*, grand journal politique et quotidien de Lille. C'était à propos de son départ pour revenir au pays, après que le Dr Masson eût conquis de haute lutte tous ses titres et degrés, à la Faculté de Paris, comme à celle de Lille.

“ Nous sommes heureux, publiait la *Dépêche*, d'applaudir au succès de l'un des élèves les plus distingués de la Faculté catholique de médecine et de pharmacie, M. le docteur Damien Masson, ancien moniteur d'ophtalmologie, qui vient de soutenir brillamment devant la Faculté de Paris une thèse très documentée sur les complications vésicales dans l'appendicite.”

“ Canadien-Français, M. Masson est depuis sept ans notre concitoyen. Durant ce long séjour parmi nous, il s'est créé de nombreuses relations et a su s'attirer les sympathies de tous.

“ C'est avec regret que ses camarades de l'Université catholique verront partir leur ancien vice-président.”

Pour compenser ces regrets laissés à Lille, nous aurons, à Montréal, la satisfaction de posséder un citoyen de plus capable de faire honneur à sa ville et à son peuple, et aussi par lui et avec lui, une charmante concitoyenne nouvelle. C'est une conquête d'élite, à même sa réserve d'énergies et de richesses au sens moral, mais que la ville industrielle du Nord, Lille, ne voudra reprocher ni à notre ami ni à nous. Car elle établit un lien nouveau entre la France d'Europe et celle d'Amérique, cette fleur de fraternité qui se transplante des rives de la Seine à celles du St-Laurent, et que, fleurant encore les parfums de la patrie ancestrale,

Une brise de France apporte sur nos bords.

## LES NIDS

*C'est la saison des nids d'oiseaux, chacun construit, Pour les chers attendus, son cher petit réduit. Branchettes, mousse, oh ! comme ils travaillent tous vite ! Il faut que le logis soit sûr pour qu'on l'habite. Il est fait ; le voilà, dans un coin d'arbre, en haut A l'abri du vent, loin de la main, comme il faut, Il est gentil ; on rêve, à le voir, de construire Le sien, pour s'aimer deux... toujours, et se le dire.*

*On s'est tant adoré, voici vingt jours demain !... — Ils s'étaient rencontrés, là-bas, sur le chemin, Le tendre et beau pinson et sa jeune voisine. On en avait parlé longtemps dans la ravine, Entre merle siffleur et pie en train d'humour, En tout cas ce fut un mariage d'amour. Et l'on s'était promis—honte aux lenteurs humaines ! Qu'on aurait des... bébés, avant quelques semaines.*

*Cric ! cric ! entendez-vous ? Cric ! cric ! combien sont-Six. O floraison jeune ! 6 fruit des deux avrils ! [ils ! Cric ! on parle déjà ; cric ! cric ! on bat de l'aile ! La mère veille, heureuse et d'instinct si fidèle. Comme ils ont faim ! Cric ! cric ! quels becs tout grands Cric ! on dirait qu'ils vont absorber l'univers ! [ouverts ! Cric ! puis ils dorment. Hut ! car là, visible, habite Le bonheur, et l'amour, un pur amour, l'abrète.*

Abel Letalle

## LES PANTOUFLES

*Oh ! ces pantoufles de laine  
De couleur bleu-maujolaïne  
Que le pied joli  
De bébé remplit—  
Oh ! ces pantoufles de laine !*

*Depuis que bébé va droit,  
Tout le jour, en maint endroit,  
La pauvre pantoufle  
A son pied s'essouffle—  
Depuis que bébé va droit.*

*Mais, comme elle se prélassait  
A la fin du jour, bien lasse,  
Lorsque bébé dort  
A ses rêves d'or—  
Oh ! comme elle se prélassait !*

*Bienheureux donc le foyer  
Que l'enfant vient égarer  
D'un trot de babouche,  
D'un babit de bouche—  
Oui, bienheureux le foyer !*

*Jules Mario Lanois.*

## MESSE POUR UN INCONNU

Ce que l'on appelle, dans le pays, le château de la Perdriais, est une immense demeure seigneuriale, située à quelque distance du gros bourg de Périac, dans le département d'Ille-et-Vilaine.

Il était autrefois flanqué de deux énormes tours garnies d'oubliettes et de meurtrières, et entouré de douves profondes existant encore aujourd'hui au nord et à l'est. De forme assez simple d'ailleurs, il n'étonne le regard que par les dimensions énormes de sa bâtisse.

C'est en suivant la grand'route qui mène de Périac à Saint-Just, cinq cents pas à peine après avoir passé le moderne château de Keroartz, qu'on l'aperçoit sur sa gauche. On se trouve alors en face d'une grande barrière verte qui donne accès dans une énorme avenue bordée d'un côté par une "taille" de châtaigniers et de chênes, de l'autre par une rangée de superbes sapins. Les branches, en s'entrelaçant au-dessus de la tête du promeneur, donnent à celui-ci l'illusion d'un magnifique tunnel de verdure.

Pour arriver au château, il faut suivre cette allée pendant quatre cents mètres ; après avoir franchi l'un des "passe-madame" situés de chaque côté d'une autre barrière semblable à celle donnant sur la grand'route, on tombe sur une vaste pelouse verte se continuant jusqu'au grand portail du château. Deux immenses tilleuls, plus jeunes que tout le reste, flanquent ce portail comme deux sentinelles veillant, immobiles à leurs postes, sur ces souvenirs vivants des temps reculés. Passé cette entrée on est dans la cour principale du château.

Le rez-de-chaussée de l'immense bâtiment se divise en plusieurs pièces aussi hautes que larges : de l'une d'elles on pénètre dans la seule tour qui reste debout aujourd'hui, les propriétaires—à l'époque de MM. de T.—ayant démolé l'autre pour construire le château de Keroartz, dont nous avons mentionné le nom tout-à-l'heure.

Un escalier aux marches en pierres de taille, de deux mètres de longueur et de plus d'un mètre de largeur, donne accès dans le haut de l'édifice où se trouve une sorte de chambre ronde : de ce point la vue s'étend sur tout le pays environnant.

C'est dans cette partie du château que s'est passé le fait curieux que le lecteur va lire : celui à qui l'aventure est arrivée en a certifié chaque détail : c'était, paraît-il, un homme incapable de mentir en même temps que très peu accessible aux choses superstitieuses.

Donc, une certaine nuit que cette personne si digne de foi dormait paisiblement dans cette chambre, où l'on avait d'ailleurs assez peu coutume d'habiter, il se

réveilla en sursaut en s'entendant appeler par une voix étrange ; et tout d'abord il se crut le jouet d'une monstrueuse hallucination.

Mais laissons-le lui-même raconter à sa façon son extraordinaire vision.

"Devant mon lit se dressait, sur un cheval tout caparaçonné, un chevalier bardé de fer, lance en main, visière baissée, une énorme épée pendant au côté : tel enfin qu'on a l'habitude de représenter ces fameux guerriers du règne de Charlemagne et des temps moyenâgeux.

"Je ne dirai pas que j'eus peur, car ce serait mal exprimer l'espèce de surprise qui s'empara de mes sens à la vue de ce personnage des temps passés, se dressant ainsi à l'improviste devant moi.

"Je ne me sentais, au contraire, qu'une sorte de curiosité, me poussant à percer le mystère de cette visite absolument inattendue par moi.

"Jusqu'à-là il n'avait pas été possible de me faire admettre qu'il y eût ce qu'on est convenu d'appeler des revenants. Je m'étais toujours donné pour principe de combattre ce que j'appelais les sottes idées des gens superstitieux qui m'entouraient. Il m'avait toujours semblé de mon devoir d'expliquer d'une façon ou d'une autre, jamais autrement que d'après les lois de la nature, les histoires, toutes plus fantastiques les unes que les autres, racontées par nos bons amis, les paysans, autour de leurs foyers, l'hiver.

"Que de fois, alors que tous écoutaient, bouche bée et un frisson leur courait dans le dos, le récit effrayant d'une apparition nocturne, m'étais-je élevé contre ce que j'appelais le défaut d'éducation de ces gens par trop simples ! Il me semblait—et c'était toujours sur ce point que j'appuyais le plus—que Dieu ne pouvait permettre que les gens de l'autre monde vinssent effrayer ceux de celui-ci, alors que dans sa sagesse il pouvait si facilement trouver d'autres moyens de transmettre à ses créatures ses désirs ou ses ordres.

"Après l'aventure, restée inexplicable pour moi, dont je viens de vous commencer le récit, je suis bien obligé d'en rabattre et d'admettre que, malgré tout, il peut se passer des choses dont la portée dépasse les bornes de notre pauvre imagination humaine.

"La première idée qui me vint à l'esprit fut que quelque farceur voulait m'effrayer : aussi sautai-je immédiatement à bas du lit et, m'avançant vers le spectre qui ne remua pas, m'écriai-je :

"—Hé, là, n'essayez pas de me faire peur, vous n'y réussirez pas. Qui que vous soyez, sortez d'ici à l'instant ou je vous brûle la cervelle.

"Ce disant, je saisis un revolver à portée de ma main, sur ma tablette de nuit.

"L'étrange apparition ne bougea pas.

"Je réitérai mon injonction plusieurs fois, sans plus de succès.

"Je commençais à m'énerver. Finalement, je braquai mon revolver d'une main mal assurée du côté du fantôme, et, sans plus réfléchir à la portée de mon acte, je fis feu.

"Le chevalier tourna le tête lentement de mon côté et étendit la main :

"—Les morts ne sauraient mourir deux fois, dit-il. Voici votre balle.

"Et il me lança le projectile, que je reçus dans le creux de ma main : il était froid comme glace.

"Je commençais à avoir sérieusement peur ; d'épouvante, je sentais mes cheveux se dresser sur ma tête.

"—Ecoutez, continua le spectre, je ne vous veux pas de mal. Je viens seulement vous demander un service. Dites-moi si vous consentez à me le rendre.

"J'eus encore assez de force pour répondre :

"—Oui, si ce service est en mon pouvoir.

"—Prêtez-moi donc toute votre attention : il y a quatre cents ans, jour pour jour, heure pour heure, un homme et une femme se trouvaient dans cette même chambre où nous nous trouvons en ce moment ; l'homme, c'était moi, la femme était l'épouse de mon frère, et c'était dans un but infâme que je l'avais amenée dans cette tour écartée, à cette heure indue de la nuit. O Dieu, me pardonneriez-vous jamais ? Je

demandai, suppliai, menaçai : tout ne servit de rien ; ma belle-sœur était digne de son époux, et ni prières, ni menaces ne furent capables d'ébranler sa résolution de rester fidèle à celui qui l'avait choisie pour être sa compagne pour la vie.

"Je devins furieux devant tant de vertu, et, ne sachant plus ce que je faisais, je saisis la malheureuse créature, la jetai sur le plancher et, de mes deux mains jointes autour de son cou, je l'étrouffai à mort.

"C'est le crime que j'exerce aujourd'hui, dans les flammes du Purgatoire, où la justice de Dieu m'a jeté.

"Et personne pour prier pour moi !

"Heureusement que Dieu, dans sa miséricorde infinie, m'a permis cette nuit de vous apparaître sous l'aspect où me voyez, pour que je vous enseigne de quelle façon vous pouvez mettre un terme à mes tortures. Oh ! mon frère en Jésus-Christ, ayez pitié de moi ! ne me refusez pas le service que je vais vous demander, je souffre tant !

"—N'ayez crainte, malgré l'horreur que m'inspire votre crime, je suis prêt à tout faire pour vous sauver. Que dois-je faire ?

"—Une chose bien facile ! Tous les matins, en sortant de votre écurie, votre cheval met le pied sur un trésor enfoui. Cherchez soigneusement et avec l'argent que vous trouverez—cet argent m'appartient—vous ferez dire des messes à mon intention ; la somme est assez forte pour suffire à payer une messe par semaine pendant de longues années !

"Et, en signe de remerciement de ce service éminent que vous allez me rendre, je vous annonce que dans quarante jours, vous me rejoindrez ; préparez-vous donc.

"La vision disparut.

"Le lendemain, quand on monta pour m'éveiller, on me trouva évanoui. Mes cheveux étaient devenus blancs.

"Aussitôt arrivé chez moi, je cherchai dans l'endroit indiqué et trouvai ce dont le fantôme m'avait parlé !

Depuis ce jour, chaque dimanche au prône, dans l'église de Périac, on annonce, pour chaque semaine, une messe pour un inconnu.

Chose plus étrange encore : à la date mentionnée par l'apparition, M. Onffroy de la Rosière s'éteignait d'une maladie subite, dans sa résidence de la Cour de Sixt.

*A. de Saint-Audry*

## CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

## L'ENFANCE DES LOCOMOTIVES

De nos jours, où le transport par la vapeur est si bon marché, si rapide et si luxueux, et maintenant que les chemins de fer sont devenus une telle nécessité dans la vie que si leur fonctionnement était interrompu, l'existence semblerait impossible, il n'est pas facile d'imaginer les effroyables difficultés et les découragements que les anciens ingénieurs eurent à vaincre, non seulement pour l'établissement même des voies ferrées, mais encore pour surmonter l'opposition du peuple et des classes dirigeantes de cette époque, et pour obtenir des gouvernements l'autorisation de construire des chemins de fer.

Les premières locomotives ne ressemblent guère aux magnifiques machines modernes. Leurs cylindres étaient verticaux, des roues dentées actionnaient les roues motrices, et les chaudières ne comprenaient qu'un seul tube, de sorte que leur surface de chauffe était petite, il fallait un temps considérable avant d'obtenir la pression nécessaire à la machine.

La figure n° 1 représente une locomotive construite en 1813, par MM. Blackett & Hedley, pour transporter des trains de charbon. Cette machine fonctionna jusqu'en 1862 et fut ensuite placée dans un musée de Londres, où on peut encore la voir.



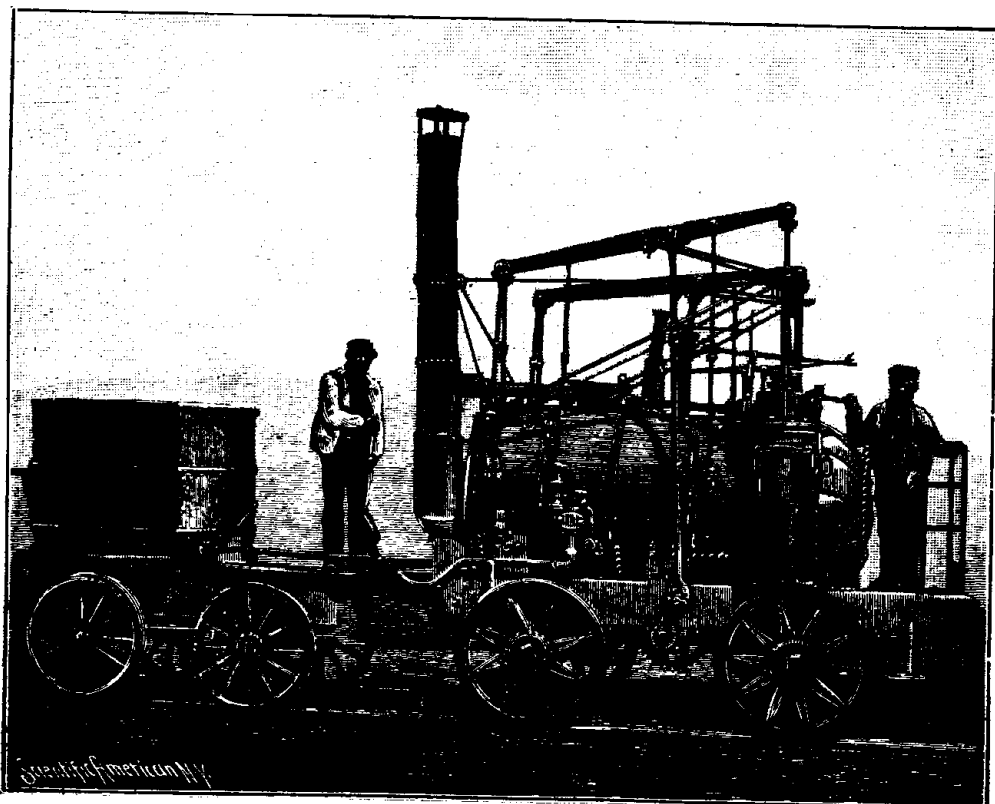


Fig. 1. — LOCOMOTIVE "PUFFING BILLY," WYLAM RAILWAY, 1813

Le premier chemin de fer public fut inauguré en Angleterre, le 24 septembre 1825, et fut construit par Georges Stephenson. La voie avait environ 12 milles de long et fait encore partie du Northeastern Railway.

La locomotive de Stephenson s'appelait "Locomotion"; sa chaudière avait 10 pieds de long et 4 pieds de diamètre; les cylindres, 10 pouces de diamètre et 24 pouces de course, et les roues 4 pieds de diamètre. Son poids, en marche, était de 14,560 livres. Le chauffeur se tenait dans le tender, et le mécanicien avait un siège sur le côté de la chaudière: position qui ne devait pas manquer de dangers, et par conséquent, d'émotions!

Le jour de l'inauguration, une foule immense s'était massée le long de la voie pour assister au passage du train, et chacun prédisait que les essais de la nouvelle machine, du "cheval de fer" comme on l'appelait, seraient un fiasco. Enfin la locomotive arriva et s'attela au train qui l'attendait.—Ce fut pour Stephenson un jour glorieux il est vrai, mais aussi, plein d'anxiété. Le train pesait environ 90 tonnes et était composé de 6 wagons chargés de charbon et de sacs de farine, plus une sorte de wagon couvert, en forme de carrosse, contenant les directeurs et les propriétaires de la Compagnie. Venaient ensuite 21 autres wagons à charbon, aménagés pour recevoir les invités, au nombre de 450, et enfin, 6 autres wagons chargés de charbon.

Comme six milles à l'heure étaient supposés être la limite de la vitesse que fournissait la machine, il était convenu qu'un homme galoperait sur la voie, devant la locomotive, portant une bannière, sur laquelle était écrite la devise de la compagnie: *Periculum privatam utilitas publica*. Le péril privé est l'utilité publique.

Le train se mit en marche sans difficulté, au milieu des applaudissements de la foule, beaucoup essayant de rivaliser avec lui à la course, tandis que plusieurs "gentlemen" à cheval galopèrent, à travers champs, pour accompagner la locomotive, que précédait toujours son porte-bannière, chevauchant avec toute la gravité que demandait les circonstances.

Après quelques minutes, Stephenson, résolu à montrer ce que pouvait faire sa machine, fit signe au porte-drapeau, de quitter la voie, ordonna au chauffeur de veiller à son foyer, et ouvrit tout grand le régulateur.

La vitesse atteignit rapidement 12 milles à l'heure, puis quinze, ce qui, on doit l'admettre, était dangereux, vu l'état de la voie et la faible construction de la machine.

Ceux qui couraient à pied près du train, les cavaliers qui l'accompagnaient, et le porte-drapeau furent vite devancés. Alors, tandis que toutes les pièces motrices de la machine tremblaient violemment, et que de la cheminée chauffée au rouge s'échappaient des torrents de fumée noire, au milieu des applaudissements des spectateurs et de l'étonnement des passagers, l'immortel Stephenson conduisit son train sans encombre à destination.

Le plus piquant de l'affaire fut que, parmi les passagers, se trouvaient plusieurs "professeurs" de mathématiques qui avaient démontré rigoureusement,

avant de partir, que la locomotive ne pourrait dépasser la vitesse de six milles à l'heure!

Cette locomotive donna un service régulier de 1825 à 1841; elle est maintenant à la Northeastern Railway Station, de Darlington, en Angleterre, et l'on prétend qu'elle pourrait encore fonctionner.

Plus tard, Stephenson construisit une autre machine, nommée le "Rocket," et enfin une troisième, "l'Invicta" (l'Invincible), représentée par notre figure 2. Cette dernière fut placée sur la voie du Canterbury and Whitstable Ry, en 1830.

Elle est conservée par la compagnie du South-Eastern, à Londres, mais il est malheureux qu'on lui ait fait subir quelques changements, depuis sa sortie des ateliers de Stephenson; cependant, les ingénieurs pensent que les cylindres et plusieurs autres de ses pièces avaient une disposition semblable à celle de nos modernes locomotives.

J. Cronier

### ANCIENNES EXPRESSIONS

Plusieurs expressions devenues aujourd'hui exclusivement maritimes, ont eu autrefois un sens plus général. Dans une lettre adressée par Montcalm à la supérieure de l'Hôtel-Dieu de Québec, le 11 octobre 1756, le vainqueur de Chouaguen, qui était un lettré, un membre ou tout au moins un correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, pria madame la supérieure de faire placer six bouteilles de baume de Canada et dix livres de suc d'érable dans "une caisse bien *amarrée*," et d'expédier le tout à Mme de la Bourdonnaye, à Paris. Montcalm s'était-il canadienisé pour faire plaisir à Vaudreuil? Cela est peu probable. Le sens du mot *amarrer* est-il devenu plus restreint aujourd'hui qu'il ne l'était autrefois? Cela est possible. Ce qui est certain, c'est que, malgré les préférences de la Sorbonne, la langue française ne peut être tenue à fixité d'une manière absolue.

ERNEST GAGNON.

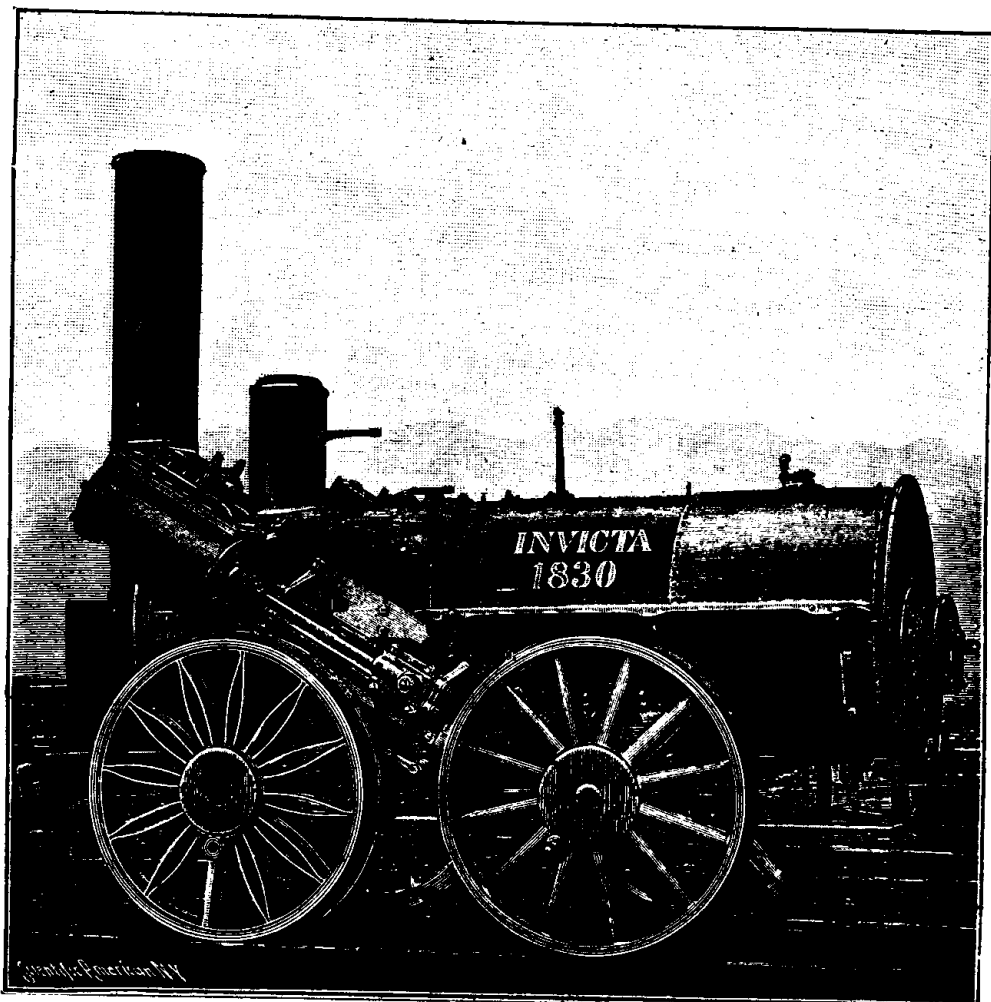


Fig. 2. — LOCOMOTIVE "INVICTA," CANTERBURY AND WHITSTABLE RY., 1830

## LE POÈME DE MAI

*Le printemps, souriant, entonne un chant très doux :  
Concert, où les oiseaux ont donné rendez-vous  
Aux fleurs de la prairie  
Et, saluant de mai le retour radieux,  
Prelude par ces mots au cœur mélodieux :  
Je vous aime Marie !*

*Soleil au blond rayon ; nuage au ton d'azur ;  
Brin d'herbe satiné ; lys au parfum si pur,  
Frêle tige fleurie ;  
A l'instar de l'abeille en sa ruche de miel,  
De l'étoile d'argent, chaste amante du ciel,  
Vous exaltez Marie !*

*Petit nid gazouilleur assiégeant les ormeaux ;  
Frais zéphyr enchanteur bruissant dans les rameaux :  
Amour et rêverie ;  
Nénuphar gracieux, diamant de la mer ;  
Libellule, joyeuse habitante de l'air :  
C'est le mois de Marie !*

*Murmure de la vague, effleurant le rocher ;  
Carillon tout puissant animant le clocher,  
Votre voix se marie  
Au clavier palpitant de l'orgue des grands jours,  
Versant ses sons joyeux dans le temple, où, toujours  
On invoque Marie !*

*Par de là l'horizon et le bleu firmament,  
Le temple de Sion plein de rayonnement  
Célèbre une féerie :  
Le roi des rois préside au concert solennel  
Des anges et des saints, dont l'orchestre éternel  
Solemnise Marie !*

ENVOI

*Douce Reine de mai, je viens, avec bonheur,  
Unir mon humble voix à l'universel chœur :  
Acceptez, je vous prie,  
Ce gazouillis d'amour, ce poétique essai,  
Que ma muse vous offre : hommage simple et vrai,  
De votre enfant, Marie !*

*Fauville*

Montréal, mai 1899.

## NOS GRAVURES

M. EDOUARD PAILLERON

Un écrivain de renom, puisqu'il était devenu membre de l'Académie française en 1887, vient de mourir à Paris, et de mourir de peine, de chagrin, si nous en croyons un de nos confrères d'outre mer.

M. Edouard Pailleron, auteur dramatique et poète, naquit en 1834, à Paris. Il composa quantité de pièces théâtrales qui eurent du succès et lui valurent son fauteuil à l'Institut.

M. Pailleron habitait, rue du Bac, près d'un quai, un appartement qu'il dut abandonner à cause des travaux du chemin de fer de la Compagnie d'Orléans : il s'en alla au parc Monceau, mais ne put s'habituer à son nouveau logement.

Il paraît que Alphonse Daudet mourut dans des circonstances presque analogues.

" Les poètes laissent un peu de leur âme dans les maisons qu'ils désertent."

Ce qui nous intéresse tout particulièrement, c'est ce détail que nous n'avons pas lu dans les journaux mondains de Paris.

Au fond de sa chambre, Ed. Pailleron avait un superbe crucifix en ivoire. A certains amis s'en étonnant plus ou moins, il disait, d'un air grave et réfléchi :

— Mes parents ont rendu leur dernier soupir au pied de ce crucifix ; il reposait entre leurs mains jointes jusqu'à leur mise au cercueil, je mourrai à ses pieds, il reposera sur ma poitrine, à moi aussi.

En effet, Ed. Pailleron est mort en bon chrétien : tous les vrais talents, les vrais savants, les grands écrivains, les génies de quelque nature que ce soit, se rapprochent chaque jour de Dieu, tandis que les orgueilleux, fats ou infatués de leur personne, s'en éloignent chaque jour.

LE ROI DE SUÈDE EN FRANCE

Comme pour confirmer ce que nous venons de dire à propos des vrais talents se rapprochant de Dieu, voici que nous arrive le récit fort émouvant d'une visite du roi de Suède, Oscar II, à la Vierge Immaculée de Lourdes, aux célèbres grottes de Massabielle.

Le roi s'est montré si ému au récit des prodiges opérés par Marie, que des larmes qu'il n'a point cherché à dissimuler, ont coulé sur son visage où se lisaient toutes les impressions de son âme. Et c'est un protestant !..

On nous objectera qu'il ne suffit pas d'être roi, pour être autre chose qu'un homme ordinaire : nous savons parfaitement que la plus noble extraction ne suffit pas à anoblir l'homme, qui ne s'ennoblit réellement que par les grandes qualités du cœur ; nous savons aussi que ce n'est point parce qu'il est né sur les marches d'un trône, qu'un homme, fût-il roi, acquiert du talent, du savoir, du génie.

Mais on nous accordera bien que l'homme vraiment instruit, possédant des connaissances que peu ont su acquérir, ou atteindre, cet homme fût-il roi est un savant : c'est élémentaire. Ainsi avons-nous eu en ce siècle, parmi les catholiques, Henri V, roi de France, plus connu sous le titre de comte de Chambord ; François-Joseph Ier, l'empereur actuel d'Autriche, qui, quoique n'écrivant pas, est cependant d'une profonde érudition. Après sa mort, l'Histoire le célébrera. Parmi les schismatiques, le czar Alexandre III et le czar actuellement régnant, Nicolas II. Parmi les protestants, la reine de Serbie et Oscar II de Suède.

Les Français non sectaires ont été touchés des manifestations de respect du roi de Suède envers la Vierge de Lourdes : et si les catholiques, obéissant au Saint-Père après avoir montré un peu d'humeur, se sont ralliés à la République, ils ont voulu cependant, s'unissant au reste du peuple, acclamer ce roi qui prétend que la religion est non seulement utile, mais nécessaire au bien des nations tout autant que des individus.

Paris même, blasé sur toutes choses, a reçu avec de grands honneurs ce monarque que Dieu ramènera à lui, parce que ce monarque a honoré Marie.

La semaine dernière, notre gravure en double page représentait Oscar II visitant les travaux de l'Exposition de 1900.—FIRMIN PICARD.

## UN COMBAT D'AVANT-GARDE AUX ILES PHILIPPINES

Les indigènes des îles Philippines, qui n'avaient jamais accepté la domination des Espagnols, comme l'ont prouvé leur nombreuses révoltes, ne veulent pas non plus de la domination des Américains.

Ceux-ci avaient cru facile la conquête du grand archipel de l'océan Pacifique ; ils se rendent compte maintenant que là où les Espagnols n'avaient jamais totalement triomphé, ils ne réussiront pas davantage.

Les indigènes, ayant pour chef Aguinaldo, président de la République des îles Philippines, leur opposent une résistance acharnée, et, malgré les bulletins de victoire que publient les Américains, on peut supposer que le gouvernement des Etats-Unis sera dans l'obligation de rappeler ses troupes et de cesser une campagne désastreuse.

Des combats sont presque chaque jour livrés. Les indigènes harcèlent sans cesse les troupes américaines. Et celles-ci ont, en outre, à souffrir du climat, qui va leur être d'autant plus fatal que voici s'ouvrant la saison des pluies.

Dans leurs reconnaissances à travers un pays où tout leur est hostile, la nature et les habitants, les soldats américains se font précéder de chiens de guerre, qu'ils lancent en avant en guise d'éclaireurs.

Ils suivent en cela l'exemple des Espagnols. Ces derniers, en effet, alors qu'ils occupaient les îles Philippines, avaient attachés à leurs troupes un certain nombre de chiens qui servaient de guides et de sentinelles.

L'emploi de ces animaux était surtout utile dans la province de Cavite, où il y a des régions difficiles à

parcourir, en raison des montagnes et des brousses propices aux embuscades.

Les chiens ainsi utilisés au point de vue militaire sont de très forte taille. Ils ont la tête puissante. Leur flair est extraordinaire, et, habitués à voir des ennemis dans les indigènes, ils sont pour les soldats américains des auxiliaires presque indispensables.

L'un de ces chiens, qui avait déjà pris part à maints combats au temps de l'occupation espagnole, est réputé pour sa valeur. Nommé "Léon," il était le meilleur des soixante éclaireurs à quatre pattes attachés au régiment dont il faisait partie. Plus d'une fois, par son flair, il sauva la vie à ses maîtres en les empêchant de tomber dans une embuscade d'ennemis. "Léon" recevait une solde de dix sous par jour et avait été décoré en récompense de ses services.

Notre dessin de première page représente un combat d'avant-garde entre Américains et Philippins, et l'on voit que les chiens de guerre y prennent une part aussi active que terrible.

## LA QUESTION DES ILES SAMOA

(Voir gravures)

Le groupe des îles Samoa ou archipel des Navigateurs est un des centres de navigation les plus importants de la Polynésie équatoriale, aussi est-il l'objet des convoitises des puissances de l'ancien et du nouveau monde.

Avant de parler du récent conflit qui s'est élevé à leur sujet, donnons quelques renseignements sur ces terres lointaines.

L'archipel des Navigateurs compte beaucoup de ces îlots qui disparaissent et reparissent sous l'action des feux souterrains. Les trois principales îles sont : Savaii, Tutuila et Upolu. C'est dans cette dernière que se trouve le port d'Apia, le plus important au point de vue du commerce, et théâtre des troubles récents.

Ce port était un rendez-vous pour les baleiniers, lorsque ces grands cétacés étaient encore nombreux dans le Pacifique. Aujourd'hui, les navires étrangers viennent y chercher les produits indigènes, surtout le coprah, dont la farine, si utile pour la nourriture du bétail, est connue de tous les agriculteurs.



Eglise et maison des missionnaires à Apia

Au milieu des montagnes volcaniques se trouvent des vallées d'une fertilité prodigieuse, véritables jardins où les plantes des régions chaudes se mêlent aux arbres fruitiers européens. Nul besoin pour les habitants de se livrer à de rudes travaux. Non seulement les fruits, les grains, les racines fournissent en abondance de la nourriture, mais certaines feuilles, même fermentées, donnent une pâte qui peut servir d'aliment. Nourriture, boisson, habit, la plante fournit tout aux habitants de l'archipel de Samoa.

L'Angleterre, l'Allemagne et les Etats-Unis ont jeté depuis longtemps les yeux sur ces îles si importantes par leur position dans l'océan Pacifique. Parmi les sauvages samoans, comme chez les peuples civilisés, il existait des luttes et des querelles entre les partis au sujet du pouvoir politique. Ces discussions ont donné lieu à l'intervention des trois puissances désireuses d'accaparer, chacune pour elle-même, cette possession.

En 1889, une convention fut signée entre ces puissances.

Le roi de Samoa conservait son titre, mais cela seu-

ment. En réalité, le pouvoir passait aux mains des trois contractants qui se réservaient le droit de nommer le juge suprême et la municipalité d'Apia. Mais ce gouvernement à trois n'a pu aller sans de grandes difficultés ; les intérêts souvent contraires des uns et des autres n'ajoutaient pas peu à l'embarras.

A la fin de l'année 1898, la mort du vieux roi Malietoa vint créer une nouvelle complication.

Deux candidats étaient en présence : Malietoa-Tanou, neveu du roi défunt, soutenu par les Etats-Unis et l'Angleterre, et Mataafa, ancien roi, appuyé par l'Allemagne.

Malietoa-Tanou fut proclamé roi par le juge suprême, M. Chambers, Américain. Son rival, encouragé par M. Raffel, Allemand, chef de la municipalité d'Apia, prit les armes pour soutenir ce qu'il appelait ses droits à la couronne. Il fut vainqueur ; Malietoa-Tanou et ses partisans se trouverent obligés de se réfugier à bord des vaisseaux anglais et américains.

L'influence allemande triomphait. Un gouvernement provisoire fut établi, en attendant la solution définitive.

Les événements du commencement de ce mois sont la contre-partie.

L'amiral américain Kantz avait obtenu des trois consuls la dissolution du gouvernement provisoire. Il invita les partisans de Mataafa à se disperser et à ramener à Apia Malietoa-Tanou avec ses partisans. Mataafa, se sentant appuyé par les Allemands, refusa de se rendre, d'où les Anglais et les Américains se crurent en droit de bombarder Apia.

La diplomatie croyait avoir réussi à aplanir les difficultés créées par cet événement, lorsqu'un nouvel incident est venu tout remettre en question.

Le 1er avril, une troupe composée de matelots anglais et américains est tombée dans une embuscade tendue par les partisans de Mataafa dans une plantation allemande.

Le commandant du détachement anglo-américain, deux officiers et plusieurs matelots furent tués. Les auxiliaires, recrutés parmi les partisans de Malietoa, s'enfuirent.

Les missionnaires français, qui évangélisent ces peuplades, s'étaient vainement interposés pour empêcher le conflit. Grâce à leur dévouement, les morts ont pu recevoir les honneurs de la sépulture. Les cadavres avaient été décapités, les missionnaires ont obtenu des Mataafans que les têtes soient rendues.

Un sujet allemand fut arrêté par les Anglo-Américains. Le conflit a semblé prendre une tournure plus grave, et l'on a parlé de guerre.

On a jugé cependant que c'était jouer une bien grosse partie pour un petit enjeu, les diplomates ont remplacé les navires de guerre, et un nouveau compromis a été conclu entre les intéressés. C'est en réalité l'ajournement de la question. La réglementation définitive nous réserve d'autres incidents.

### L'ECOLE LITTERAIRE

Après toute les jolies soirées que nous a données l'Ecole littéraire cet hiver, elle nous promet une séance de clôture tout à fait intéressante et variée.

Il nous fait plaisir d'apprendre que M. Wilfrid Larose, le président de l'Ecole, fera ce soir là une conférence sur l' " Education Américaine."

Très imbu du sujet, ayant étudié sur place la civilisation américaine, telle qu'elle nous apparaît aujourd'hui, dans toute sa force et ses manifestations, M. Larose, en quelque sorte, a fait passer dans cette étude la science morale et d'éducation qu'il possède à un si haut degré.

Toutes les diverses phases de ce qu'on pourrait appeler la vie pratique y sont étudiées.

M. Wilfrid Larose, il n'est pas besoin de le dire, va se montrer à la hauteur de son sujet ; et cela lui sera d'autant plus facile, qu'il nous a prouvé, cette année, que ce n'était pas dans l'oisiveté qu'était le véritable succès.

Les membres de l'Ecole littéraire figureront à cette soirée.

Nous publierons la semaine prochaine le portrait du conférencier.

Nous croyons que M. L. Fréchette, le président d'honneur de l'Ecole Littéraire, présidera cette séance solennelle.

### LE RENSEIGNEMENT

—Pardon, mon ami, combien faut-il de temps pour aller de Corbigny à Saint-Révérien ?

Le casseur de pierres lève la tête et, pesant sur sa masse, m'observe à travers le grillage de ses lunettes sans répondre.

Je répète la question. Il ne répond pas.

—C'est un sourd muet, pensé-je, et je continue mon chemin.

J'ai fait à peine une centaine de mètres, que j'entends la voix du casseur de pierres.

Il me rappelle et agite sa masse. Je reviens et il me dit :

—Il vous faudra deux heures.

—Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit tout de suite ?

—Monsieur, m'explique le casseur de pierres, vous me demandez combien il faut de temps pour aller de Corbigny à Saint-Révérien.

" Vous avez une mauvaise façon d'interroger les gens. Il faut ce qu'il faut. Ça dépend de l'allure. Est-ce que je connais votre train, moi ? Alors je vous ai laissé aller. Je vous ai regardé marcher un bout de route.

" Ensuite j'ai compté, et maintenant je suis fixé ; je peux vous renseigner : il vous faudra deux heures."

JULES RENARD.

### RECTIFICATION

Dans notre numéro 785 du 20 mai, page 38, 1ère colonne, le sonnet de M. de Bussières a été mal reproduit. Au premier quatrain, quatrième vers, il faut lire *verdure* au lieu de " verdure " ; au second quatrain, troisième vers, lire *madrilènes* et non " mon-drilènes ".

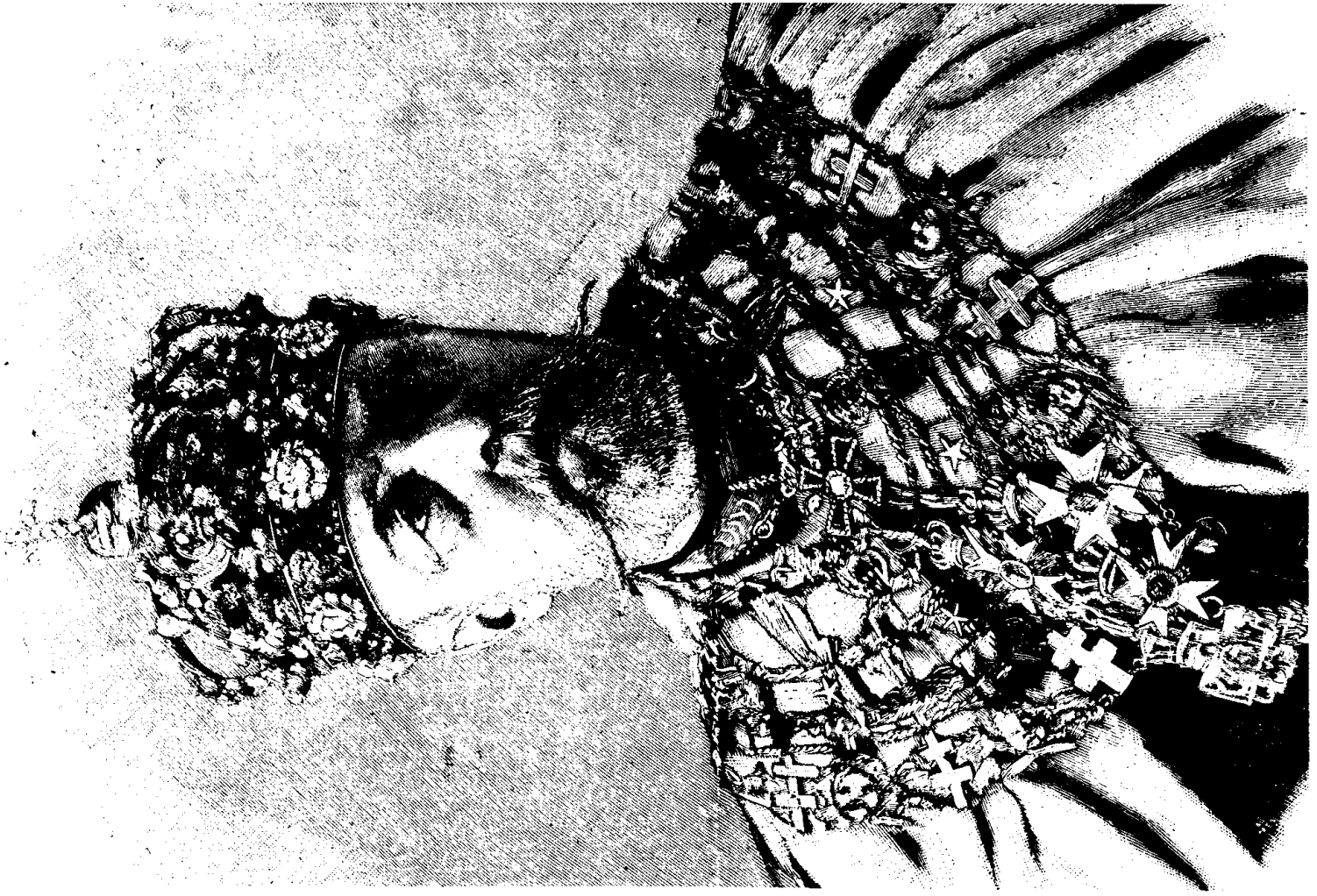


1. Le roi Mataafa.—2. Insultes de Samoa.—3. Le roi Malietoa.—4. La garde du roi.—5. Deux dames d'honneur de la cour.—6. Restes d'un village incendié.—7. Vue d'Apia.—8. La dansedé guerre.





ED. PAILLETON, de l'Académie française, décédé



OSCAR II, roi de Suède



BEAUX-ARTS. — PENSE-T-IL A MOI ?

## NOTRE SOUVERAINE

SOUVENIR DU JUBILÉ DE 1897

Il est un coin du globe où mugit l'océan  
Cherchant à le courber sous sa mâle colère ;  
Le peuple qui l'habite, en un fougueux élan  
A fait plus d'une fois sous lui trembler la terre.

Sa fièvre Souveraine, écartant l'ouragan  
Qui brûle notre siècle, en une paix sincère  
Gouverne son royaume et brave le volcan,  
Dont on voit luire au loin le bouillonnant cratère.

Sur son règne pieux soixante diamants  
Ont été déposés par les égards du temps,  
Respectant sa vieillesse.

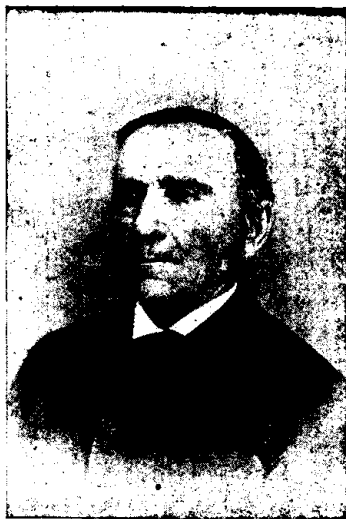
Pour elle, amis, tressons le doux Magnolia ;  
Entrelaçons nos voix et chantons la sagesse  
De la reine VICTORIA.

*J. S. Legault.*

## M. LOUIS-GABRIEL PICARD

Le 8 mai courant s'éteignait la vie d'un de nos vieux Canadiens, M. L.-G. Picard, âgé de quatre-vingt-deux ans. Les ancêtres de M. Picard arrivèrent au Canada dans les premiers temps de la colonie.

En 1841, M. Picard épousait Mlle Emilie Longpré, l'Assomption. Héritiers des vertus qui caractérisent les anciens Canadiens : foi vive, amour du travail, ils s'appliquèrent à transmettre à leurs enfants cet héritage précieux. Dieu bénit leurs labeurs, car



cinq des dix enfants, dont se composent leur famille, se sont consacrés à la vie religieuse dans des communautés enseignantes ; trois sont aujourd'hui supérieures de nos principales maisons d'éducation religieuses.

Dieu jugea que la vie de ce vertueux vieillard avait enfin été assez noblement remplie, et le 8 mai dernier, Il le rappelait à Lui pour jouir de la vie éternelle, où sa digne épouse l'avait déjà précédé.

L'inhumation a eu lieu à Saint-Paul l'Ermite, dans le caveau de l'église, avec ses enfants.

## LE CHOIX D'UN MINISTRE

Un roi cherchait un bon premier Ministre.

—Je souhaite, disait-il, un esprit éclairé, un cœur droit et bon qui veuille supporter avec moi le fardeau de ma puissance et m'aider à gouverner mon peuple avec sagesse et avec justice ; en qui trouverai-je celui qui m'est nécessaire ?

—Tu le trouveras, lui répondit un sage, si tu le cherches parmi ceux qui ne te cherchent pas.

## BIBLIOGRAPHIE

Nous avons reçu, de l'auteur, un fort bel *Ace Maria*, solo avec accompagnement de violon et de piano ou orgue.

Cet *Ace Maria*, dont on dit un très grand bien, est l'œuvre d'un de nos jeunes compositeurs de talent, Mlle Délima Franchère, si avantageusement connue dans le monde artistique. Son nom seul évoque les éloges.

Ce morceau superbe est en vente chez tous les marchands de musique, au prix de cinquante cents.

Que l'auteur reçoive tous nos remerciements pour son gracieux envoi.

*Les origines de la France contemporaine*, par M. H. Taine, de l'Académie française, formeront onze volumes in-16, à 3 fr. 50. — Nouvelle édition ; Hachette et Cie, 79, boulv. Saint-Germain, Paris.

Des trois ou quatre œuvres maîtresses qui dominent l'histoire de la pensée française pendant la seconde moitié du XIXe siècle, il n'en est point qui aient été successivement, dans leurs diverses parties, l'objet de jugements plus passionnés et plus contradictoires que les *Origines de la France contemporaine* de M. Taine. Non que tous ne se soient inclinés bon gré mal gré devant ce puissant effort d'analyse et de reconstitution, ou qu'aucun ait réussi à se défendre contre l'impérieuse séduction du chef-d'œuvre. Mais si l'*Ancien régime* avait conquis à l'historien tous les apologistes de la Révolution et provoqué les inquiétudes de ses détracteurs, tout changea dès l'apparition du premier des trois volumes consacrés à la *Révolution* elle-même. La situation fut, pour ainsi dire, retournée : les critiques de la veille devinrent les panegyristes enthousiastes du lendemain ; au contraire, sans cesser de louer l'écrivain, ceux qui l'avaient déjà compté pour un des leurs et fondaient sur lui tant d'espérances ne cachèrent pas leur déception. Puis la troisième partie commença à paraître : elle s'ouvre par cette magistrale étude sur *Napoléon Bonaparte*, dont le souvenir est resté chez tous ineffaçable. Nouveau changement : les "libéraux" se réjouissent ; les amis du principe d'autorité s'étonnent et s'irritent.

Ici comme partout, le temps a guéri les blessures, dissipé les malentendus : depuis que la mort a fait Taine immortel, depuis que son œuvre est non pas achevée, mais close pour jamais, presque à la dernière page, l'unanimité s'est réalisée dans l'admiration impartiale et dans le respect. La diversité même des jugements de naguère est devenue le témoignage éclatant de la probité de l'historien, de l'exactitude de ses analyses, de la sincérité de ses conclusions, de son viril effort, en un mot, pour conquérir la vérité, en se dégageant de toute idée préconçue.

On reconnut, dans les *Origines de la France contemporaine*, l'application scrupuleuse de la même méthode qu'avait suivie jadis, dans les études dont l'objet seul était différent, l'auteur de *l'Indifférence* et de *l'Histoire de la Littérature Anglaise*. Et l'on s'aperçut que, comme l'inspiration était restée la même, les résultats conquis n'étaient pas moins considérables. Après les *Etudes sur les Philosophes Français du dix-neuvième siècle* et le livre de *l'Intelligence*, c'en était fait en France et pour jamais, de cette psychologie oratoire et par à peu près, qui, quarante ans durant, avait usurpé, dans notre enseignement philosophique, la place de la vraie science. Après *l'Histoire de la Littérature Anglaise*, nul ne put songer à restaurer cette critique littéraire à la fois arbitraire et dogmatique, que n'avaient réussi à détrôner auparavant ni l'exemple de Sainte-Beuve, ni les leçons de Villemain, ni l'initiative de Mme de Staël. Après les *Origines de la France contemporaine*, c'en est fini des lieux communs qui ont fait le fond, pendant un demi-siècle, de presque tous les travaux relatifs à la Révolution française : cet événement historique est désormais soumis, si grand qu'il soit, à la même critique que tous les autres. Cette fois encore, M. Taine ne se contentait pas d'ajouter son effort à ceux de ses prédécesseurs ;

l'apparition de son livre renouvelait la science et marquait une date dans son histoire.

Mais l'artiste, chez M. Taine, n'est pas inférieur au savant. Rien n'étonnera davantage ceux qui, plus tard, étudieront son œuvre, que la diversité et l'apparente opposition de ses mérites les plus éclatants. Jamais peintre, poète, romancier n'eut une perception plus nette et plus aiguë des réalités concrètes, un sentiment de la vie plus pénétrant et plus intense que ce penseur, qui n'observait les faits qu'en vue de l'idée ; jamais style ne fut plus riche en images précises et colorées que celui de ce logicien, chez qui l'image n'est qu'une forme de l'argument ; jamais livre enfin plus rigoureux, plus impartial, plus "objectif," ne fut soutenu d'une passion plus généreuse, que celui de ce noble Français, qui chercha la vérité pour régler enfin sur les découvertes du savant les devoirs du citoyen.

Imaginez un homme dont l'esprit plus puissant, plus divers, plus étendu et plus nourri que celui de ses maîtres se soit formé aux leçons d'un Condillac ou d'un Stuart Mill, affiné dans le commerce des artistes ou des grands écrivains, affermi au contact des savants, et qui tienne encore de sa nature, avec les dons d'un Tocqueville, ceux d'un Michelet et le coup-d'œil d'un Saint-Simon, avec la profondeur d'un Montesquieu, et vous comprendrez que Taine soit assuré de demeurer, dans le souvenir de la postérité, au même rang que les plus grands écrivains de notre pays.

Cette postérité, elle a commencé pour sa gloire. Le moment est venu de faire dans nos bibliothèques, à l'ensemble des œuvres de Taine, la même place qu'à celles de ses plus fameux devanciers. C'est pourquoi ses éditeurs ont jugé qu'il était opportun d'offrir au public une édition complète et suivie des *Origines de la France contemporaine* dans le format si commode de cette *Bibliothèque variée*, où sont entrés déjà tous les autres ouvrages de M. Taine. Puisse-t-elle, en faisant connaître à de nouveaux lecteurs le génie de l'écrivain et du penseur, développer en eux cet amour passionné de la vérité, qui fit l'unité et l'incomparable noblesse de sa vie !

## LE JEU DE CROSSE

LE NATIONAL

Nous avons promis de publier, cette semaine, les portraits de messieurs les secrétaire et trésorier du Club le National : nous les donnons donc en cette colonne.



M. LAMBERT BÉLAÏR

Tous les membres du club savent le dévouement, l'activité du secrétaire, M. Lambert Bélaïr ; ils savent aussi que tout, dans les sociétés, repose sur le secrétaire. M. V.-A. Pilon, le trésorier, se dévoue entièrement, lui aussi, aux intérêts du club : nous ne doutons aucunement que les efforts de ces messieurs — comme d'ailleurs ceux de tous les membres du bureau

de direction—n'amènent le succès au vaillant cercle canadien-français.

La première partie de la ligue pour cette saison commencera mercredi, le 24 mai, à Toronto : notre journal sortant le mardi ne peut donner le résultat de cette partie que la semaine prochaine.



Photo Laprés & Lavergne.

M. V.-A. PILON

La deuxième partie sera jouée le 10 juin à Québec ; la troisième sur le terrain propre du club le National. Cette dernière sera jouée contre les Cornwall. Nous engageons tous les amateurs à y assister.

LE DEVOIR

Sur cette terre d'exil où nous ne faisons que passer, tout entraîne, après soi, des déceptions ; seuls, le devoir et le dévouement ne trompent jamais l'attente des cœurs. Les hommes oublient trop souvent cette vérité ; ils aspirent sans cesse à la gloire, aux honneurs, et se fatiguent le corps et l'esprit dans la poursuite de ces biens périssables qui, après tout, ne leur procurent que des joies éphémères. L'événement le plus léger, une calomnie, un mot suffit pour écrouler ces vaines espérances et alors que reste-t-il ?

Le *devoir* et le *dévouement*, que seules les âmes fortes savent apprécier, offrent des joies plus pures et plus durables, et à chaque instant, ils commandent le sacrifice ; ils sont aussi le principe du véritable bonheur, car la pensée du devoir accompli laisse après soi la paix du cœur, de tous les biens le plus grand et le plus désirable.

CONSEILS PRATIQUES

*Taches de vin sur le linge.*—On imbibe d'eau de javelle pure la partie tachée qui ne tarde pas à disparaître ; alors on lave aussitôt la partie que l'on vient de soumettre à l'eau de javelle dans de l'eau fraîche et on lave à grande eau, de façon à faire disparaître les traces de l'eau de javelle.

*Haleine mauvaise.*—La fétidité de l'haleine peut avoir pour cause : la carie des dents, les troubles digestifs, la constipation, la corruption générale des humeurs, les ulcères.

Nous recommandons des gargarismes fréquents, mais surtout le matin et le soir, avec : Décoction d'orge, 100 grammes ; Teinture de myrrhe, 20 grammes ; Sirop de miel mêlé, 10 grammes.

*Pour obtenir une abondante chevelure.*—Gros sel de cuisine 20 gr. Infusion de romarin (très concentrée) 200 gr. Huile de ricin 5 gr. Rhum très vieux 10 gr. Essence de cannelle 1 gr. Faites fondre le sel de cuisine dans l'infusion de romarin, puis ajoutez l'huile de ricin et les autres substances en ayant soin de bien battre le tout ; puis conservez cette solution dans un flacon bien bouché et employez de temps en temps en friction.

THEATRE FRANÇAIS

La pièce annoncée pour cette semaine au Théâtre Français, est le célèbre mélodrame de Pettit et Sims, *Harbor Lights*, qui a eu des succès ininterrompus en Angleterre et aux États-Unis depuis bien des années. L'intrigue développe une histoire d'amour très attachante. On promet des décors et un mécanisme de scène d'une grande beauté. Le programme de vaudeville comprend les sœurs Kingsley, Davis, le célèbre diseur de monologues, et Mass, le jongleur.

PRIMES DU MOIS D'AVRIL

LISTE DES RÉCLAMANTS

- Montréal.—A. Labrecque, 322, rue Sherbrooke ; Lucien Brousseau, 712, rue St-Denis ; Joseph Dupont, 202, rue Dorchester ; A. Frappier, 210, rue Champlain ; Joseph Désautels, 193, rue Montcalm ; Alphonse Delvecchio, 1097, rue St-Laurent ; A. Lamy, 276, rue Amherst.
- Québec.—Madame Napoléon Kerouac, 89, rue Arago, St-Sauveur ; Joseph Nadeau, 37, rue de l'Église, St-Roch.
- St-Edouard de Frampton.—Homère Grégoire.
- St-Henri de Montréal.—Victor Nantel, 242, rue St-Ferdinand.
- East-Angus.—Mlle Philomène Roberge.
- Arthabaskaville.—F.-X. Lemieux.

JEUX ET AMUSEMENTS

ÉNIGME

Mon destin est des plus bizarres :  
D'abord, sans l'avoir mérité,  
Je tombe dans des mains barbares  
Qui me jettent au feu qu'elles ont apprêté ;  
Lorsque cette épreuve est finie,  
On me traîne en un lieu des mortels respecté.  
Pour faire la cérémonie  
De transmettre mon nom à la postérité :

Après ce vain honneur, garrottée et pendue,  
Je me trouve exposée aux injures du temps,  
On m'agite à tous les instants,  
Et j'ai peu de repos que je ne sois fendue.

LOGOGRIFFE

La bête en mes six pieds trouve sa pâture.  
Sans ma tête, sur moi, l'homme prend sa nourriture.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE No 785

Croix.—

B O U  
T I L L E U L  
E A U  
C I T R  
O M B R E  
U I L L  
E

Charade.—Vertu.  
Enigme.—Limon.

GRAVURE-DEVINETTE



—J'aurais pris ce parapluie ; mais où est le marchand ?

Nouvelles Toilettes d'Été

Rien de frais et de pimpant—Rien de *Seasonable*, disent les Anglais comme ces ravissantes Toilettes d'été que nous vous offrons à des Bas Prix Extraordinaires. Ce que nous offrons se porte à New York actuellement.—C'est la fureur du jour.—Impossible de les décrire, il faut les voir !

Matinées

- En Indiennes, tous les derniers patrons, depuis 25c à 50c
- En Piqué, blanc uni avec insertion, piqués de de couleurs, mousselines. Un choix énorme—toute la dernière nouveauté du jour ! 75c, \$1 25, \$1 50
- En Soie, toutes les nuances nouvelles. Un "job" de 77 douzaines. Garnitures avec cordes tuyautées, valant \$5.00 \$3 50
- En Soie Plaid. Une nouveauté, valant \$6.00 pour \$3.90

Immense Choix

de Jupes noires, d'alpagas fleuris, noirs et unis, serge noire, piqué noir, etc., etc., aux

Plus Bas Prix de Montréal !

Ligne Spéciale, en belle étoffe noire à...\$1.49

Lingerie

Notre assortiment de lingerie éclipsé par la nouveauté, l'élégance, la qualité et les bas prix, tout ce qu'on offre ailleurs. C'est notre grande spécialité très en faveur chez le beau sexe !

Jupes de Toile

- Ligne Spéciale, une bonne jupe de coupe parfaite, confection soignée—importée directement de New York, valant 75c, à 47c
- Qualité Extra, même modèle—valant \$1.50, pour 75c
- Jupes en Piqué Blanc, valant \$1.50 pour 75c
- Jupes de Fantaisie, avec bordures de couleurs.—Tout ce qu'il y a de plus beau et de recherché. Mesdames, voyez ces offres !

Costumes en " Duck "

Blanc, avec double jupe—la dernière création parisienne—bordés de couleurs différentes—sont la rage de la saison chaude, valant \$10, \$6.50

Costumes en " Krash "

Même style que ci-dessus. Tout ce qu'il y a de plus beau et nouveau, valant \$8. \$5.50

Collerettes d'Été

En chiffon et de fantaisie, doublées de soie.—Article très à la mode le soir et pour promenade valant \$7.50. pour \$3.25

Letendre & Arsenault, 1493 rue Ste-Catherine, PRES RUE WOLFE.

## LA CROIX

*O Croix auguste !  
Signe sacré  
Et révérend,  
Soutien du juste,  
Symbole aimé  
De l'opprimé,  
Eblouissant flambeau qui du haut du Calvaire  
Sur l'univers entier projette sa lumière,  
D'un supplice infamant instrument odieux,  
Que le sang divin change en drapeau glorieux.*

*Du paradis  
Clef lumineuse,  
Victorieuse,  
Tu resplesdis.  
En vain l'impie  
Blasphème et crie,  
Satan dompté  
Fuit irrité  
Devant ta gloire  
Et l'univers  
Brisant ses fers,  
Aux cieux ouverts  
En doux concerts  
Dit sa victoire.*

*Salut, arbre chéri,  
Où toute âme éplorée  
Est toujours assurée  
De trouver un abri.*

*Salut, salut, sainte oriflamme,  
Guidant les martyrs de la foi,  
Qu'un amour tout divin enflamme  
Et tient groupés autour de toi.*

*Dans notre humble foyer, repose ô Croix si chère !  
Qu'à tes pieds, chaque jour, tes enfants réunis  
Se rappellent combien Jésus aimait sa mère,  
Et combien à son tour la mère aimait son fils.*

## RÉCIT DU FAR-WEST

BRULÉ VIF OU BROyé PAR LES SERPENTS

L'énergie humaine, exaltée en un moment de crise, peut accomplir des prodiges. C'est ce que prouve, par son exemple, le héros de la dramatique nouvelle que nous publions ici. Aux prises en même temps avec deux horribles dangers, dont chacun le menaçait d'une mort certaine, il passe pendant quelques heures par les émotions les plus cruelles que puisse concevoir l'imagination.

Ce récit, d'un tour si vivant et si alerte, passionnera nos lecteurs et les intéressera à la lutte courageuse qu'engage Jack Fay pour défendre sa vie.

Vous me demandez de vous conter le plus grand danger que j'aie jamais couru dans ma vie, nous dit Jack Fay, l'un des plus hardis aventuriers qui aient fait fortune dans l'Amérique du Nord. J'aurais le choix. Pourtant, je n'hésiterai pas. Vous jugerez vous-même ce que fut certain quart d'heure que je passai près d'une chaudière, en fâcheuse compagnie.

Je pouvais alors avoir seize ans. Mon père venait d'acheter une scierie abandonnée dans les bois de la Louisiane. L'hiver finissait. La saison était rude. Des pluies violentes avaient détremé le sol qui, par endroits, disparaissait sous de véritables marécages. Mais nous n'avions pas le temps d'attendre. Il fallait se hâter, remettre la scierie en état, commencer le travail pour faire face à nos engagements. Les premiers jours furent consacrés à réparer la machine, à nettoyer la chaudière, à examiner les appareils. Enfin, lorsque tout fut prêt, il fut décidé qu'on allait allumer les feux. Ce fut pour moi une vraie fête. Ces préparatifs, ce mouvement, cette activité m'amusaient énormément. J'aurais voulu être partout. Vêtu d'une chemise de flanelle, mon pantalon enfermé dans des bottes de caoutchouc, j'obtins d'accompagner l'ingénieur, M. Casey, dans la chambre de la machine.

Lorsque la chaudière fut bien en marche, M. Casey se trouva obligé de s'absenter.

— Jack, mon ami, me dit-il, je serai de retour dans quelques minutes. Il n'y a aucun danger, mais veille à la soupape. Le manomètre ne doit pas marquer plus de vingt atmosphères. Fais attention si tu ne veux pas que nous sautions.

Resté seul, je me sentis tout fier d'occuper ce poste de confiance. D'ailleurs, tout allait pour le mieux. Le feu brillait, l'eau bouillait, la vapeur ronflait, j'enten-

dais au-dessus de ma tête le va-et-vient des machines qui, après un long arrêt, retrouvaient leur activité d'autrefois, les appels des ouvriers, le sifflement des lanières, le grincement des pièces de bois. Je songeais que moi, Jack, j'étais la cheville ouvrière de tout ce puissant labour. Ma jeune poitrine se gonflait d'orgueil.

Combien de minutes s'était-il écoulées depuis le départ de M. Casey ? Je ne sais exactement. Peu à peu mon attention fut éveillée par un léger bruit de trépidation, qui me parut anormal. Cela venait de la chaudière. Je percevais maintenant un ronflement sourd, entrecoupé, à intervalles irréguliers, d'étranges soubresauts. Il y avait du danger dans l'air. Je levai les yeux vers le manomètre. Quel fut mon effroi quand je vis qu'il marquait vingt-deux atmosphères !

J'étais presque un enfant ; j'avoue que mon premier mouvement fut de céder à la peur. J'essayai de fuir. A peine avais-je fait quelque pas que je glissai sur quelque chose de long et de mou, qui était étendu sur le sol ; je m'embarrai dans mes grandes bottes et, tout près de tomber, j'étendis les mains pour me retenir. Dans ce faux mouvement, je poussai la porte qui se referma avec violence. Je perçus le bruit sec du ressort de la serrure. La porte ne s'ouvrait pas par l'intérieur ; il n'y avait pas de fenêtre. J'étais prisonnier. Inutile de crier ; dans le bruit que faisaient la trépidation de la machine et le sifflement de la vapeur, aucune voix humaine n'eût pu se faire entendre. Je n'avais de secours à attendre que de moi. L'instinct de conservation fut plus fort que la peur. L'imminence du danger me rendit à moi-même. J'avais retrouvé toute ma présence d'esprit ; je regardai autour de moi.

C'est alors que ma situation m'apparut dans une horreur que je ne pouvais soupçonner.

Les ronflements de la chaudière devenaient de plus en plus menaçants. Mes yeux se portèrent vers la soupape de sûreté ; à la lueur des lampes qui, brûlant çà et là, éclairaient faiblement ma prison, je distinguai que quelque obstacle l'empêchait de fonctionner. Il n'y avait pas une seconde à perdre. Je voulus marcher. De nouveau je rencontrai ce quelque chose de long et de mou, qui déjà m'avait fait glisser. Maintenant encore, je ne puis songer sans frissonner au spectacle qui s'offrit à ma vue.

A moins de trois pieds devant moi, se dressait une tête plate et menaçante, deux yeux étincelaient ; un sifflement, qui n'était pas celui de la vapeur, acheva de me renseigner. Les serpents à sonnettes, alors très communs dans les forêts de la Louisiane, avaient rampé entre les murs de la scierie délabrée, en quête d'un quartier d'hiver. La chaleur les avait réveillés peu à peu du sommeil léthargique dans lequel ils passent d'habitude la saison rigoureuse. Ils sortaient de leur retraite, affamés, furieux. J'avais marché sur l'un des reptiles, encore à moitié endormi, fort heureusement. L'autre gisant sur le sol, se dressait vers moi : l'éclair de ses yeux luisants perçait l'obscurité ; je devinais ses crocs chargés de venin.

Entre deux dangers, il me fallait courir au plus pressé. Avant tout, j'avais à me débarrasser de mes hideux compagnons de captivité. J'atteignis une barre de fer qui, par un hasard providentiel, avait été oubliée contre le mur. Ce fut mon salut. Avec une force que décuplait l'imminence du péril, j'assénai un coup de barre sur la tête du serpent qui était devant moi. En même temps, j'écrasai l'autre sous les talons de mes énormes bottes.

Je n'eus pas le temps de me réjouir de ma victoire. Les vibrations de la chaudière devenaient de plus en plus assourdissantes. L'eau bouillante se livrait à des bonds désordonnés. C'était un vacarme de folie. La vapeur, ne trouvant pas moyen de s'échapper, semblait prête à faire tout éclater. En deux bonds, j'eus gravi les degrés de l'échelle qui me séparait de la soupape de sûreté. Une horrible surprise m'y attendait. Toutes les épreuves que je venais de traverser n'étaient rien auprès de celle dont j'eus l'atroce révélation.

Furieux, dardant sur moi des yeux chargés de rage, affolés de souffrance, tordant ses anneaux avec une rapidité qui eût suffi à me donner le vertige, un serpent, un troisième serpent, — mais combien plus redoutable

que les deux autres ! — surgit soudain devant moi. C'était lui la cause de tout le mal. Le reptile stupide s'était enroulé autour de la soupape. Dès lors, la vapeur ne trouvait plus d'issue. Mais lui-même était la première victime de sa malencontreuse inspiration. Le contact brûlant du métal le torturait. A mesure qu'augmentait la pression de la vapeur, la soupape faisait effort pour se soulever ; à mesure qu'il sentait la pression de la soupape, le serpent réagissait en serrant plus énergiquement ses anneaux. Qui allait être vainqueur dans ce duel d'un nouveau genre ? Combien de temps pouvait durer ce combat ? A ce moment, mes yeux rencontrèrent le manomètre. Il marquait vingt-quatre atmosphères ! Jamais homme n'a lu plus lisiblement son arrêt au cadran de la mort.

J'eus vite pris mon parti. A tout prix, il fallait dégager la soupape. Je devais donc détourner sur moi les fureurs du reptile. Je m'approchai, je l'agaçai avec la barre de fer ; bientôt, je vis ses yeux se fixer sur moi, tout son corps se tendre dans un effort dont j'étais le but... J'étais angoissé, haletant. De toutes les énergies de mon être, j'appelai cette détente qui allait jeter sur moi mon mortel ennemi...

Il s'élança.

J'eus la force de le frapper à la tête ; j'entendis au même moment le bruit qu'il fit en tombant sur le sol, et le sifflement de la vapeur qui, enfin libre, s'échappait avec force. Puis je ne me rendis plus compte de rien.

Maintenant que nous étions sauvés, l'énergie dont je venais de faire une si prodigieuse dépense m'abandonna tout d'un coup. Quelques moments plus tard, on me retrouva, étendu à terre, évanoui, au milieu des cadavres de mes trois ennemis.

Quand il eut terminé son récit, Jack Fay fit une pause, puis il reprit joyeusement :

Je me suis trouvé, depuis ce temps-là, bien des fois dans des passes difficiles. Mais chaque fois je me suis rappelé le combat autour de la soupape. Rien n'est précieux dans la vie comme d'avoir une bonne fois connu le danger dans des circonstances telles qu'on en sort cuirassé pour l'avenir.

## BLONDS ET BRUNS

Un physiologiste anglais a entrepris de démontrer que les hommes blonds vont bientôt disparaître de la face du monde. « Les yeux bleus et les cheveux blonds, dit-il, ne seront plus qu'un souvenir dans deux cents ans à peine, et l'existence de la blonde Gretchen passera pour l'extravagante imagination d'un poète en démente. »

Une statistique scrupuleuse a établi que, en Angleterre, sur cent blondes, cinquante-cinq seulement parviennent à se marier, tandis que sur cent brunes, soixante-dix trouvent un époux. Cette raison seule suffirait à justifier l'opinion d'après laquelle le type blond serait appelé à périr. Mais, d'autre part, l'histoire vient à l'appui de cette thèse. Partout, depuis les temps les plus reculés, on voit les blonds céder la place aux bruns. L'Iliade parle à tout moment de guerriers et de femmes blonds ; les riverains de l'Archipel ont, aujourd'hui, des cheveux noirs. Les Gaulois étaient, au temps des Romains, un peuple blond : leurs descendants ne leur ressemblent guère.

Les Germains, les Scandinaves, les Anglo-Saxons à leur tour ont passé pour des races presque entièrement blondes ; et le nombre des bruns augmente chaque jour en Allemagne, en Suède et en Angleterre. Dans ce dernier pays, on ne trouve plus aujourd'hui que deux blonds pour trois bruns... D'après le savant anglais, le temps est donc proche où l'on montrera dans les foires comme un phénomène le dernier des blonds !

Tâche d'acquiescer un ami, et juge tout le monde favorablement.

Qui est véritablement fort ? Celui qui surmonte ses passions.



LES POELES A GAZOLINE

Voici la saison chaude qui s'avance, les déplacements de villégiature vont bientôt être à l'ordre du jour, faisant surgir la question des poêles de cuisine. Un poêle portatif, fonctionnant bien et sûrement, consommant peu et répondant à tous les desiderata, est évidemment l'idéal et, dans cet ordre d'idée, les poêles à gazoline ont constitué un progrès énorme. Le poêle "Insurance," dont la branche canadienne, à Montréal, est située au 1818, de la rue Ste-Catherine, tient parmi tous ses concurrents, la première place.

Sa construction simple, son entretien facile et économique, la sûreté absolue résultant de son emploi, voilà les titres, à la faveur du public, de ce petit chef-d'œuvre industriel, léger, durable et occupant le minimum d'espace.

Son réservoir hermétique empêche toute évaporation de gazoline : ce qui est énorme en l'espèce, la principale dépense jusqu'à ce jour, des poêles de ce système étant, non la consommation mais la perte par évaporation.

De plus un séparateur est là pour filtrer la gazoline et, pour la séparer de tout corps étranger, un couvre-brûleur, ce qui rend impossible toute extinction de feu quand quelque aliment se répand sur le poêle et permet de tenir le feu aussi bas que possible : ce qu'il serait difficile de faire avec les autres systèmes.

Enfin la valve de sûreté à fermeture automatique rend l'usage de la gazoline plus sûr que celui du pétrole ordinairement employé dans les lampes. Jamais l'huile ne se peut répandre et par contre, tout accident est conjuré. A côté du poêle "Insurance" est la canistre munie d'un bouchon automatique répondant à toutes les exigences des agents d'assurances.

Le four vient compléter un ensemble absolument parfait ; se démontant pièce par pièce en moins de dix minutes, il peut être rangé, quand il ne sert plus, et conservé en bon ordre pour la saison suivante.

Demandez le petit pamphlet "An Interview," et venez rendre visite à MM. Amesse & Cie., agents généraux pour le Canada, du poêle "Insurance," 1818 rue Ste-Catherine, Montréal.

DE SEVERE REPROCHES

Sont embourbés, chaque jour, par ceux qui vendent des remèdes sans vertus et sans effets, mais le Baume Rhumal ne reçoit que des louanges.

AVIS AU INTERESSÉ

Nous avons acheté à l'ancien tous les clichés (négatifs) de M. Emile Lacas, photographe, autre-fois, rue Ste. Catherine, près de la rue St-Denis, dont l'établissement est tombé en faillite, et les personnes qui désireraient avoir d'autres photographies, n'auront qu'à s'adresser à nos bureaux.

LAPRES & LAVERGNE,  
360 rue St-Denis.

—Une loi en Allemagne défend aux propriétaires des restaurants de servir de la bière aux convives qui font usage de fruits.

—Il est rare qu'un Turc à l'aise prenne ses repas en compagnie de son épouse. Il se fait apporter ses mets dans une partie de la maison où il est certain de n'être pas dérangé par sa chère moitié.

SOYEZ CONVAINCUS

L'efficacité du Baume Rhumal contre toutes affections de la gorge et des poumons est attestée par les autorités médicales les plus reconnues

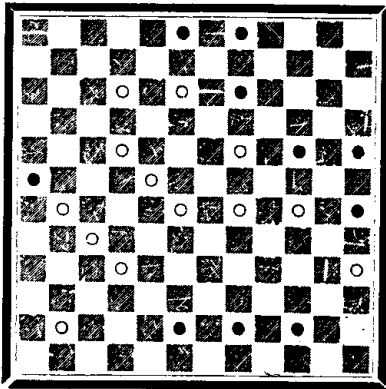
—Le Monde Moderne, dans son numéro de mai, publie : Roman : Le vœu de Juliette. —Le roman de la Foi, par B. Gaussebon, 5 ill.—L'amour dans Lamartine, par H. Buffenoir, 8 ill.—Les archives nationales, par H. Stein, 10 ill.—Les oies sauvages, poésie de G. de Maupassant.—Les campagnes de Napoléon en Italie, pas H. de Chennevières, 11 ill.—Une excursion dans Côtes-du-Nord, par A. de Calonne, 5 ill.—M. Paul Deschanel, par C. de Néronde, 10 ill.—La voiture à pétrole.—Le mouvement littéraire.—La musique.—Le monde et les sports.—La mode du mois.—Bibliographie.—La caricature.—Vie pratique. Ce numéro contient 135 gravures. En vente chez Fauchille, rue Ste-Catherine.

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME No 231

Composé par M. N. Brochu, Lévis

Noirs—10 pièces



Blancs—13 pièces

Les blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 230

Blancs		Noirs	
60	53	47	60
59	53	60	47
42	36	29	42
26	21	18	29
54	48	42	72
30	36	29	42
70	64	42	70
71	65	72	59
57	51	70	25
51	1	19	8
1	19 gagnent		

...TRAITEMENT DOMESTIQUE...

Contre l'ivrognerie

Nous guérissons plus de patients que ne le fait n'importe quel remède au monde contre l'abus des liqueurs. C'est parce que nous traitons nos patients à domicile, épargnant par là, du temps, des dépenses et l'obligation d'aller se faire traiter publiquement dans un institut, parce que nous ne donnons pas d'injections hypodermiques dont les effets sont si funestes, et que nous donnons des toniques efficaces : parce que nous ne faisons pas seulement disparaître le désir de boire, mais que nous guérissons les maladies causées par l'abus des liqueurs enivrantes.

Avec notre système de correspondance, chaque patient reçoit un soin et des instructions privément. Nous avons reçu, d'hommes distingués et bien vus dont l'influence ne s'achète pas, de meilleures recommandations que n'en a jamais reçu n'importe quel remède de l'univers. Parmi ces personnes qui recommandent et hautement notre traitement se trouvent le Rév. E. Strubbe, vicair de Ste-Anne, le Rév. J. A. McCallen, de St-Patrice, le Rév. Canon Dixon, recteur de St-Jude ; le Rév. M. Taylor, pasteur du Centenary Methodist Church. Renseignements et traité sur l'alcoolisme envoyés gratuitement sur demande dans une enveloppe cachetée ordinaire. Adressez : THE DIXON-CURE CO., 40 AVENUE DU PARC, MONTREAL.

POUR CHAPELETS DES RR PP. Croisiers, médailles et petits chapelets de St-Antoine. Timbres-poste oblitérés, écrire à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, 153, rue Shaw, Montréal.

LE MONDE MODERNE

Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demandez, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.30 ; trois mois \$1.20 : un numéro, 30 cts. En vente à la librairie Fauchille.

**J.A. DUMAS**  
Photographe  
112 Rue Vitre  
Coin St-Laurent  
MONTREAL.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine

ARTICLES D'ÉTÉ

Voitures pour n'rts depuis \$1.50 à \$25.00. Vélocipèdes, express depuis \$1.00 à \$5.00. Balles à jouer, battres, base-ball, mitaines, crosses, outils de jardinages, hamacs, etc.

Livres de messe, chapelets, étuis, images et un grand choix d'articles souvenirs de premières communion. Un catalogue est envoyé sur demande.

La Banque Jacques - Cartier

DIVIDENE NO 67

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de trois pour cent (3 p. c.) pour les six mois courants, égal au taux de six pour cent par an, a été déclaré sur le Capital-Payé de cette institution, et sera payable au bureau de la Banque à Montréal, le et après jeudi, le 1er juin prochain.

Les livres de transferts seront fermés du 17 au 31 mai prochain inclusivement.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au bureau de la banque à Montréal, jeudi le 15 juin prochain, à midi. Par ordre du bureau de direction.

TANCREDE BIENVENU,  
Gérant-Général.

**PLUS D'ASTHME**  
Oppression, Catarrhe,  
PAR LES  
**CIGARETTES CLÉRY**  
et la **POUDRE CLÉRY**  
Ont obtenu les plus hautes récompenses  
Gros : D' CLÉRY à Marseille (France)  
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Trente ans de Succès  
**GUÉRISON CERTAINE**  
en 24 heures  
sans COLIQUES ni NAUSÉES  
sans AUCUNE PUNIGATION  
ni avant  
ni après  
du  
**VERSOLITAIRE**  
par les  
**CAPSULES L. KIRN**  
à l'extrait éthéré  
de FOUGÈRE MÂLE Pure  
sans Calomel.  
M. Kirn se garantit l'efficacité que ses Capsules qui portent sa signature.  
PARIS, Pharmacie **KAUSSER**,  
54, Boulevard Edgar-Quaiet  
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

**Plumes et Duvet** et Articles de Literie de toutes sortes nettoyés et désinfectés à la vapeur et à l'air chaud.  
Ouvrage fait le même jour si on le désire. Plumes et Literie de toutes sortes au plus bas prix !  
**Montreal Feather Co.**  
476, Rue St-Laurent, Entre les rues Ontario et Sherbrooke.  
Tel. Bell Est 290.

**UN CONSEIL AUX FEMMES.**  
AU JOUR DE GRAND LAVAGE ET DE NETTOYAGE  
**..EMPLOYEZ LA SILVERINE..**  
Aucune tache, aucune saleté ne résiste à l'action de la SILVERINE, et ce sans détériorer le linge, les meubles et les prélarats, et sans danger aucun pour la personne.  
La SILVERINE est absolument hygiénique et c'est la plus recommandable de toutes les préparations du genre. Un bol à thé de SILVERINE dans une bouilloire d'eau suffit à faire un lavage considérable, sans fatigue aucune.  
**SILVERINE COMPANY, 1427 Rue STE-CATHERINE.**  
Tél. Bell, Est 836.  
On a besoin de représentants responsables pour les différentes villes du Canada

# Mlle Rigodon

la CELEBRE DANSEUSE PARISIENNE a été engagée à grands frais par M. Larose. Elle donnera publiquement, chaque jour, des représentations dans les Grandes Vitrines du "Grand Magasin de l'Ouest" Samedi et les jours suivants.

## Nouveautés d'Été

DIRECTEMENT DE PARIS

### Au "Grand Magasin de l'Ouest"

#### Articles de Modes !

##### La Grande Mode !

**Soies de Paris**, rayées et ombrées, blanc et Nil, blanc et lilas, blanc et rose, blanc et paille, la dernière nouveauté de Paris pour Matinées et garnitures de tous genres. Valant au bas mot \$1.25, pour 69c

##### La Rage du Jour

**Ruches Plissées** de Paris, toutes les plus jolies nuances, pour garnitures de Matinées et Robes. Avis aux élégantes. Bon marché, à la verge. Chez Larose seulement. 83c

**Ruches de Fantaisie** très larges, vert-Nil, blanc, royal, crème, noir, mauve, etc. Ça fera fureur ! 15c

**Collets-Fichus**, dernières nouveautés, toutes les nuances, valant 60 cts, pour 35c

**Voilettes du jour**, un choix immense. Chaque jour nous en recevons de nouvelles. 10c et plus

#### Ceintures Nouvelles

En cuir, chiffon, paillettes, ceintures argentées, cuir et métal; ceintures en argent oxidé, ceintures à médaillons. Une collection immense aux prix de

8c 10c 15c 25c à \$2.00

#### Grands Étalages dans nos Vitrines à Glaces

de toutes les dernières créations de Paris en fait d'articles d'été. Les dames sont priées d'y jeter un coup d'œil avant de se décider dans leurs achats. Elles y gagneront sous le rapport de la Nouveauté et du Bon Marché !

Autres Jolies Choses à Grands Bas Prix !

Impossible d'acheter ailleurs à moins de payer le double !

**S. A. Larose,**  
PROPRIÉTAIRE,  
Coin des rues Notre-Dame et Aqueduc

#### Articles de Maison !

##### Bonnes Choses !

Embellissez votre logis en le fournissant des jolies choses que nous offrons en ce moment, à Bas Prix extraordinaires !

**Rideaux** en joli net, la paire Valant beaucoup plus ! Un autre lot valant \$1.50 pour \$1.00

**Grands Rideaux** de Salon, très riches, avec point spécial tout nouveau, valeur réelle \$2.75 pour \$1.75

**Portières** en Damas broché, riches franges, dessins nouveaux et toutes les plus belles nuances, valant \$3.50 pour \$2.50

**Ligne Extra** en Portières brochées de soie, \$7.50, pour \$4.25

**Choix Immense** de Rideaux à Ressorts, Poles et tous les accessoires à Bas Prix Réels.

**Dessus** de Buffets, brodés. Une nouveauté à Tous Prix.

**Dessus** d'Oreillers, 25c et plus. belle collection. Brodés à jour. 50c à \$1.00

#### Tapis et Prélarts

Notre belle spécialité de Tapis et Prélarts nous a valu une légion de nouveaux clients. Tous ont été enchantés des nombreux bargains offerts à notre maison.

#### Nouvelles Cretottes

Un choix immense, tous les derniers modèles, 7c à 15c, simple et double. Valant certainement le double !

#### Fournitures de Table

Nous prions les dames de venir examiner notre assortiment de Tapis de Table, Nappes, Napkins. Grands avantages !

SPECIAL. Beaux neta à Rideaux, double largeur, bordé et scaloppé, de 10c à 15c.

## Le Poêle à Gazoline "Insurance"

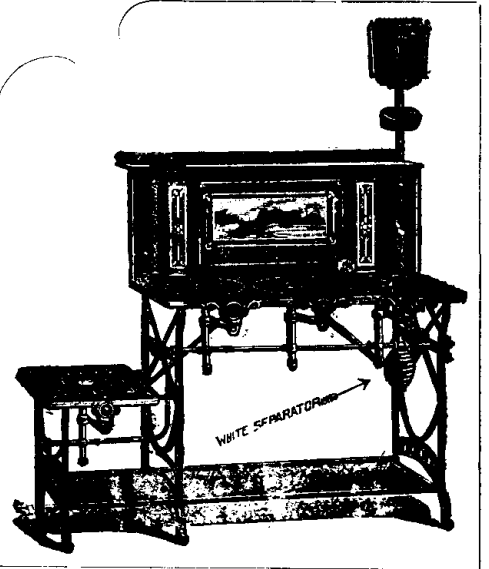
— SIGNIFIE —

Garantie contre le feu, absolument sans danger, exempt des explosions et de tous les autres accidents auxquels les anciens poêles à gazoline sont assujettis.

Le poêle "Insurance" approuvé et patenté l'an dernier, vous coûtera une bagatelle de plus qu'un mauvais poêle à gazoline peut-être, mais il vous épargnera 30 p. c. de gazoline, se conservera toujours propre et vous évitera beaucoup de craintes et d'ennuis.

Demandez, aujourd'hui même, notre petit pamphlet "Interview", et lorsque vous l'aurez bien lu, vous visiterez notre magasin afin de vous justifier sur la vérité de nos assertions et voir fonctionner le poêle "Insurance"; nous serons toujours heureux de vous le faire voir et vous détailler ses qualités supérieures.

C'est un chef-d'œuvre d'invention tant il est compliqué dans sa construction et pourtant si simple à opérer.



## AMESSE & CIE,

Agents Généraux pour le Canada.

No 1818 rue Ste-Catherine, Montréal.

TEL. BELL EST 1535.

## LE SOUPER EST, assurément, INDISPENSABLE

et la question qui se pose est celle-ci : Doit-on manger, boire, ou s'en priver, considérant le souper comme un rafraîchissement tardif ?

**On doit se priver** De tout ce qui n'est pas conforme aux simples règles hygiéniques suivantes :

**On doit Manger** Ce qui s'assimile vite et ne surcharge pas les organes digestifs durant la nuit.

**On doit Boire** Seulement ce qui provoque un sommeil réparateur, sans répression réactionnaire le matin.

# BOVRIL

**MON JOURNAL**, Recueil hebdomadaire pour les enfants de 8 à 12 ans, illustré de gravures en noir et en couleurs, paraît tous les samedis. Le numéro, quinze centimes. Abonnements : Union postale, un an 10 fr., six mois 5 fr. 50. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

**JOURNAL DE LA JEUNESSE**, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

Heures de Bureau :  
de 9 h. a. m. à 6 h. p. m.

Tel. Bell  
Main 2152.

**VICTOR ROY, THEO. DAoust,**

**ARCHITECTES,**  
Experts.

Membres A. A. P. Q.

103 rue St-FRANÇOIS-XAVIER, Coin rue Notre-Dame,  
MONTREAL.

**Un PRÊTRE**  
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR  
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE  
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT  
FIEVRES - ÉPUISEMENT  
**PILULES AN-ONIO**  
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.  
Ph<sup>ie</sup> MALAYANT, 10, r. des Deux-Ponts, PARIS  
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCART.

**MONFORT HOTEL.**

SITUÉ A MONFORT SUR LE

**Bord du Lac et au Pied de la Montagne**

Endroit pittoresque et salubre recommandé  
**aux malades.** Cuisine par un chef français.  
32 chambres doubles et simples, spacieuses et  
confortables. Les **Sportmen** y trouveront  
sport et confort complets. Conditions raison-  
nables.

**J. H. CHALES,**  
Propriétaire.

**F. DUBOIS,**  
Gérant.

**LA QUINZAINE MUSICALE,** 5e année.  
Petite Ga-  
zette du piano et du chant de la maison. Donne  
à ses abonnés 7 pages de musique grand for-  
mat, des articles musicaux, des monologues,  
comédies, biographies, ainsi que des portraits  
et autographes. Abonnements: Union postale,  
un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spéci-  
men, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, bou-  
levard Saint-Germain, 79, Paris.

**Mme J.-B. DESJARDINS**

**Son teint était celui d'une morte!—Les douleurs qu'elle endurait depuis douze ans ne peuvent se décrire**

Il n'y a pas de meilleure preuve du mérite réel d'un remède que quand il est pris, recom- mandé et loué par toutes les femmes indis- tinctement, les jeunes aussi bien que les fem- mes âgées, par les riches comme par les pauvres. Qu'y a-t-il dans les Pilules Rouges du Dr Coderre qui les rend si populaires? La seule raison est que ce remède est fait spécia- lement pour les femmes et pour guérir toutes les maladies qui les affligent. Ce remède céle- bre a sauvé la vie à un nombre incalculable de femmes et nous recevons des milliers de témoi- gnages pour appuyer ce que nous disons. Ma- dame J.-B. Desjardins dit: "Sans les Pilules Rouges du Dr Coderre je ne serais certain- ment pas en vie aujourd'hui. J'étais rendu au dernier de la faiblesse et de la débilité générale. Je souffrais de dyspepsie, constipa- tion, palpitations du cœur qui m'affaiblissaient beaucoup et j'étais si nerveuse que je ne pou- vais pas dormir. Je faisais pitié à voir, et mon teint était comme de la cire. Par un heureux hasard, un jour, je vis sur un journal une an- nonce des Pilules Rouges du Dr Coderre. Remplie de courage, je commençai de suite à en prendre. Dès la première boîte je me sentis beaucoup mieux. Alors, avec confiance, je con- tinuai fidèlement leur usage. Maintenant, je ne suis plus la même personne, j'ai engrais- sé, mon teint est bon et je ne souffre plus. Vu mon mauvais état de santé, mon bébé de sept mois, était faible et toujours souffrant, à pré- sent il est gros et vigoureux. Depuis que je suis guérie, j'ai recommandé les Pilules Rou- ges du Dr Coderre à un grand nombre de femmes et je les recommande de nouveau, car celles qui soient leurs malades, elles seront guéries." Mme J.-B. Desjardins, No 3 avenue Larin, Montréal.

Les femmes ne sauraient prendre trop de soin de leur santé. C'est la chose la plus im- portante dans leur vie. Sans la santé aucune



MME J.-B. DESJARDINS

femme ne peut être heureuse. Rappelez-vous cela. Une femme qui souffre de faiblesse fémi- mine, eruption, constipation, douleurs dans le dos et les côtés, étourdissements, palpi- tations du cœur, maux de tête, toutes les ma- ladies du retour de l'âge, les pieds et les mains enflés, violentes chaleurs suivies de frissons, la tête lourde et une multitude d'autres symp- tômes qui leur sont particuliers, ne devraient pas rester dans cet état, mais s'empresser de se mettre immédiatement sous le traitement bien-

faisant des Pilules Rouges du Dr Coderre. Les jeunes filles, les jeunes épouses et les femmes âgées, toutes également bénéficieront de ces grandes vertus de cet incomparable spécifique.

Pour l'intérêt et seul de toutes les femmes, nous avons constamment à leur disposition des éminents spécialistes. Ces médecins ne traitent que les maladies des femmes. Nous vous invitons à les consulter. Que vous preniez ou non les Pilules Rouges du Dr Coderre, écrivez-leur quand même, dites leur tout ce que vous éprouvez, tout ce que vous souffrez. N'ayez aucune crainte, eux seuls vont vos lettres, qui seront tenues secrètes. Adressez DEPARTEMENT MÉDICAL, BOITE 2306 MONTREAL. Les femmes et les jeunes filles préférant consulter nos médecins spécia- listes à nos bureaux peuvent les voir tous les jours, au No 274 rue St-Denis, Montréal, de 10 1/2 heures a. m. à 5 p. m. Ces consultations à nos bureaux sont absolument gratuites.

En garde contre les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c la boîte. Ces pilules rouges ne sont pas les véri- tables Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont des imitations. Refusez-les. Un grand nombre de ces imitations contiennent des drogues dan- gereuses. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois contenant 50 pilules rouges. Jamais autrem- ent. Si votre marchand ne les a pas, en- voyez-nous 50c. en timbres pour une boîte, ou \$2 50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Une boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre coûtant 50c dure plus long- temps qu'aucun remède liquide que vous payez une piastre. Nous les envoyons au Canada et aux États-Unis, pas de douane à payer. Ayez soin de donner votre adresse complète afin d'éviter tout ret. Adressez: CIE CHIMI- QUE FRANCO-AMERICAINE, MONT- REAL, CAN.

**Grandiose  
Atelier de  
Photographie!**

Maison Etablie  
en 1868



Le nouvel atelier si moderne de H. E. Archambault devrait être visité de toutes les personnes qui s'intéressent aux choses artistiques.

C'est une merveille du genre. Cet at- lier possède la Lumière la plus grande et la plus parfaite d'Amérique.

**Spécialités** Tous les Genres en  
Photographie Artistique  
et de Fantaisie.

**ARCHAMBAULT**

No 2192 rue Notre-Dame.

**Notre Nouveau Local**

1501, Ste-Catherine, coin de la rue Amherst

est bien le local pour rendre justice au genre de commerce que nous nous proposons de faire. Avec nous—pas de vieux stock—nous considérons que le vieux stock est cher à tout prix—nous donnerons la chance du bon marché à nos clients—pendant que la marchandise sera de saison et fraîche—de cette manière pas d'accumulation—pas d'intérêt à payer sur ces effets qui prennent la place de bonnes marchandises.

**DONC,** nous importons directement—nous achèterons plus largement— nous nous affiliions aux manufactures mêmes—ce sera donc ici la place des bonnes valeurs à des prix honnêtement bas.

**JUGEZ DE NOS PRIX DANS NOS SPECIALITES DE**

**TAPIS ET PRELARTS**

Prélarts Anglais—Peinture solide— patrons de choix—12 pieds de largeur— partout ailleurs valant 40c, 60c, 75c, 90c, \$1.00. Ici pour 27c, 35c, 50c, 60c, 75c, \$1 00.

**TAPIS TAPESTRY**

De bonnes valeurs—nouvelles marchan- dises—depuis 25c jusqu'à 90c.

**TAPIS DE BRUXELLES**

Notre importation—des genres nou- veaux—depuis 75c à \$1.25.

**RUGS** de toutes grandeurs et prix.

**TAPIS DU JAPON**

Voici le choix qui vaut la peine d'un arrêt de votre part—ces tapis sont pesants et acquièrent de la mollesse et de l'appar- ence en s'usant—ils deviennent d'un tou- cher moelleux par l'usage.

**Grandeurs:**

- 2 x 4 pds, valant \$1 00, pour 85c
- 4 x 7 pds, valant \$3.50, pour \$2.50.
- 9 x 12 pds, valant \$15.00, pour \$11 00
- 12 x 12 pds, valant \$18.00, pour \$13.50
- 12 x 15 pds, valant \$22.55, pour \$18 00

**Les...  
Modes**

Voici un département qui fera la joie des dames, ayant ouvert tout récemment dans cette ligne—les dames comprendront que nous n'a- vons pas cherché le vieux, l'ancien, le démodé—ici, c'est la haute nou- veauté puisée à la source de sa créa- tion à l'aide de personnes expéri- mentées, dans cette ligne difficile— en fin de compte, pour capter votre patronage—ces nouveautés sont mi- ses à des bas prix.

Venez voir nos magasins. Economisez en nous encourageant de vos achats.

**ARCHAMBAULT FRERES, 1501, Ste-Catherine, COIN AMHERST.**

**HOMMES FAIBLES**



jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilite, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

**PASTILLES du JEAN**

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franco de port. Seuls dépositaires: **Cie Medicale du Dr. Jean** Adressez: B. Poste Boite 187, Montréal, Can

En vente chez A. DECARY, coin Sainte Catherine et Saint Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.

**L. J. A. SURVEYER**  
6, rue St-Laurent.

QUINCAILLERIE, USTENSILES DE CUISINE, OUTILS, COUPELLERIE, &c.

SPECIALITES DU PRINTEMPS!

OUTILS de JARDINAGE, ESCABEAUX, BALAIS A TAPIS, TORDEURS ET MOULINS A LAVER, COLLIERS DE CHIENS.

**RASOIRS SURVEYER**



★ **VIN** ★  
**ST-LEHON**

Naturel, Tonique, Stimulant.

En vente dans les meilleures pharmacies.

**LAPORTE, MARTIN & CIE,**

Seuls agents au Canada.

**Corsets...**

Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsetr Coupe parfaite. Toujours en tocks le

**R. G. - P. D. - D. A.**

FERRISS, Etc., Etc.

**C.-J. GRENIER**

2310 Ste-Catherine, Près Mansfield.

1613 Ste-Catherine, pte de la rue St-Hubert.

**LE RIFLE**

Eczéma, Mal de Barbe, Plaies et autres maladies de la peau, guérison en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Ce remède infailible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la suprématie de la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Entre autres, un cas de Rife de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyé par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURE, pharmacien, coin des rues Craig et Bonsecours. **Maladies de la Peau** Montréal.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-F. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie. Prix: Une oote, avec notice, \$1.00; Six boites, \$5.00. Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal

**U. PERREAULT**

— RELIEUR —

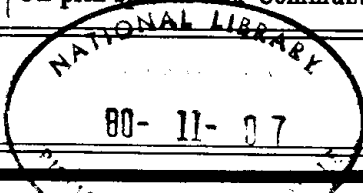
No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Reglage, Etc. Relieur pour **LE MONDE ILLUSTRÉ**. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés

34368

80-11-07



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

**GRANDE CHARTREUSE**

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (L.tée)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

Accords de Pianos ... par M. J. Rivet

20 années chef du département des accords à la maison L.F.N. Pratte & Cie S'adresser chez M. J. A. BOUCHER, Marchand de Musique, 1622 Notre-Dame PHONES: Bell Main 1850; March. 457.

35 ANS D'EXPERIENCE

**ARMAND DOIN**

1584 Rue Notre-Dame

Assortiment Extraordinaire de Chapeaux!

Chapeaux dur et mou depuis 75c en montant.

Pas de charge extra pour faire les chapeaux de Soie et Pull-Over. Prix réduits.

**ARMAND DOIN**  
1584 Notre-Dame

**Corsets** (D & A) J. B. A. LANCTOT (P. N.) 152, rue St-Laurent (P. D.) Fabricant de gants

Tous nos corsets de 35 cts et plus, le BOUT des ACIERS est RIVÉ; ce qui EMPECHE de percer l'étoffe, les fait durer le double du temps et ne se trouve pas AILLEURS. Spécialité dans les hautes marques de Corsets: "P. N.", "D. & A.", "R. & G.", "W. C. C.", etc. Corsets d'été en net de santé, 35c en montant. Corsets réparés à peu de frais. Corsets pour enfants 25c.

**J. B. A. LANCTOT, - - 152, RUE ST-LAURENT, FABRICANT DE GANTS.**

Téléphone Main 3187, le page du nouveau livre.

**Le Petit Windsor**



Restaurant des Gourmets

101, RUE ST-LAURENT

JOS. POITRAS, Prop. A. CLOUTIER, Gérant.

OUVERT D JOUR ET DE NUIT.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ: le plus complet des journaux illustrés du Canada. Deux pages de textes et quatre pages de gravures chaque semaine.

**Gants de Kid** { Bleu, Vert, Heliotrope, Rouge Corail, Violet, Brochés Blanc ou Noir. Gants de Kid 4 Boutons, couleur ou noir 50c. la paire Gants réparés à peu de frais.

**BON MARCHÉ.** — Gants et Menottes, soie, taffetas, coton, pour Dames et Enfants. Prix 10c., 15c., 25c. et plus la paire. Spécial: Crème et Banc.

NOUVELLE

**Librairie Française**

1632 RUE STE-CATHERINE

Entre les rues Labelle et Saint-Hubert

JULES PONY, Propriétaire

Les amateurs de littérature française trouveront à ce nouvel établissement, un choix complet d'œuvres françaises les plus nouvelles, les plus amusantes et les plus variées parues jusqu'à ce jour et à des prix très modérés. Aussi journaux français illustrés, artistiques et comiques, ainsi que revues périodiques, etc. Une visite est sollicitée.

**DR BERNIER**

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,

MONTREAL

**"La Presse"**

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION

**66,369**

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Dr Lussier en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur en tout ce que je connaisse et indispensable dans chaque famille.

Antoine Plante dit Sauvé, St Louis de Gonzague.

**LA NOUVELLE REVUE**

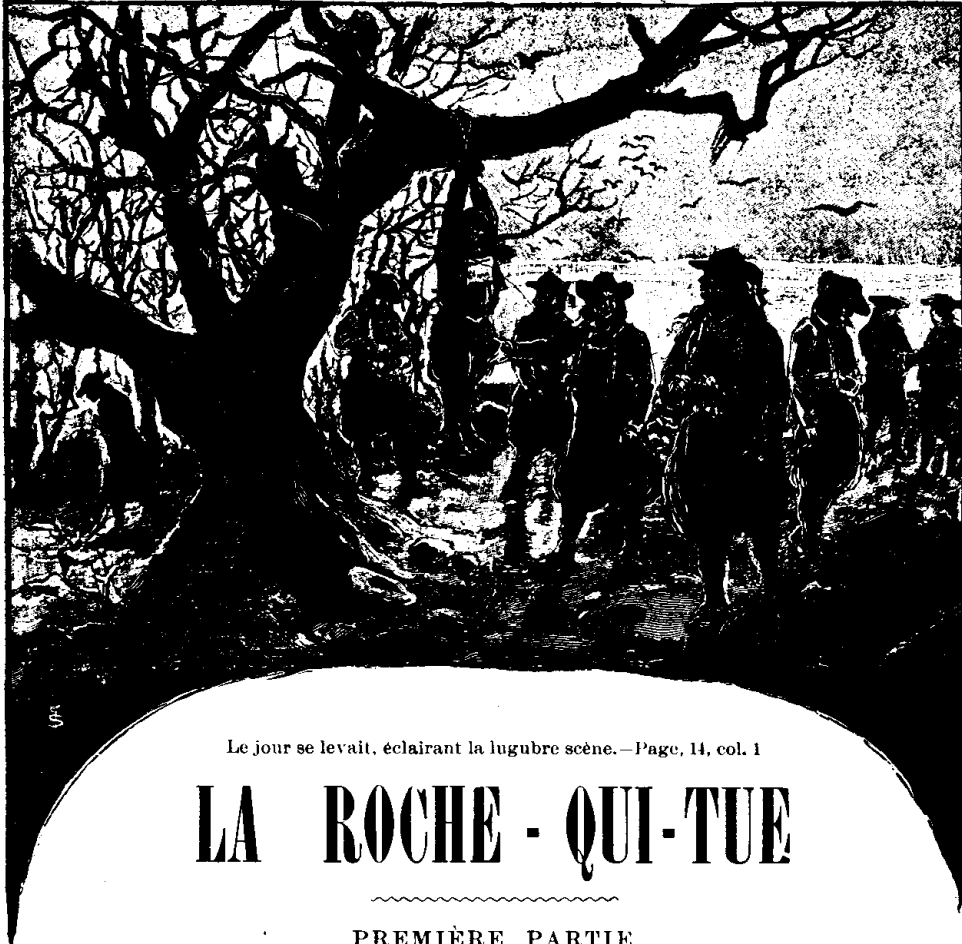
28, Rue Richelieu, Paris

Directrice: Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Un an 6 mois 3 moi  
ABONNEMENT { Paris et Seine 50f 26f 14f  
Départements 56f 29f 15f  
Etranger.... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du **Crédit Lyonnais** et celles de la **Société générale** de France et de l'Etranger.



Le jour se levait, éclairant la lugubre scène. — Page, 14, col. 1

## LA ROCHE - QUI-TUE

PREMIÈRE PARTIE

Le convoi s'enfonça sous la nuit, gagnant par la route le petit port de Toul-an-Héry, où, quatre ans plus tôt, Alain et Jean Prigent avaient apporté la "morte en blanc" pour la déposer dans la tombe des rochers de Primel. Qu'étaient devenus les héros de ce funèbre drame ? Seuls les membres de la Confrérie, sous leur masque de suie, auraient pu dire en ce moment quel était le véritable nom du chef qui les conduisait et du mystérieux jeune homme qu'ils avaient tant de fois acclamé du sobriquet de Mapiouank.

Cette nuit-là, la mer était basse, mais calme, et le ciel, d'une pureté édenique, prêtait sa sereine obscurité à l'acte de sauvetage qu'accomplissaient si hardiment les compagnons de Kerret-ar-laz et les serviteurs dévoués du comte Roger de Plestin. Une barque large et forte attendait, se balançant sur son ancre, Ervoan Madeuc et Guénolé Le Hélo en étaient les marins de choix.

On y porta la comtesse et son fils, puis les deux servantes qui l'accompagnaient. Roger de Plestin et Joël prirent place à leur tour dans l'embarcation, après avoir serré les mains tendues autour d'eux.

Alors focs et voiles furent hissés et le cotre s'enfonça dans la nuit. Le chef au masque de suie avait eu le temps de donner aux deux marins le mot d'ordre auquel ils devaient obéir.

— Et maintenant, commanda-t-il d'une voix terrible, à Beg-an-Fry, nous avons un acte de justice à accomplir.

La troupe descendit sur la berge et traversa hardiment le gué que formaient les eaux basses. Yvon Le Braz, sur un signe de son cousin Pierre, s'avança vers Mapiouank et lui dit avec respect :

— Voulez-vous que je vous porte, notre Monsieur ?

Le jeune homme sourit et tendit la main au colosse. Puis, d'une voix très douce :

— Tout de même, si cela peut te faire plaisir, Vonic, Tu es fort comme un taureau, je le sais.

Vonic souleva l'adolescent avec une souveraine aisance et le plaça sur son épaule de Titan. Il franchit l'étroit chenal avec de l'eau jusqu'à mi-corps.

De l'autre côté, laissant à droite la route de Locquirec, la colonne prit la route de Guimaëc et s'enfonça

dans les terres. On marchait d'un pas rapide, car la nuit s'usait, et, en cette saison, le jour viens vite.

Un peu moins d'une heure de cette course et l'on atteignit le coin sauvage qui porte le nom de Beg-an-Fry, en français, le "bout du nez." La colonne descendit la falaise rocheuse dans la gorge encaissée qui débouche sur la mer. Là elle fit halte.

Tous étaient graves. Un drame plus terrible que celui qui venait de se jouer à Plestin allait se jouer en ce lieu sauvage et pourtant l'un des plus beaux que puisse rêver l'imagination humaine.

Beg-an-Fry est, en effet, un formidable promontoire, haut d'une centaine de mètres, dominant l'anse qui s'étend de la pointe de Locquirec à celle de Roscoff. Un suite de murailles granitiques la ferme de l'ouest à l'est, et, à partir du massif occidental, la côte n'est plus qu'un rempart avec des brèches intermittentes, telles que les plages de St-Jean-du-Doigt, de Plougasnou et de Primel, jusqu'à l'entrée de la rivière de Morlaix.

Aucun cadre n'eût mieux convenu à l'effrayante scène qui allait se dérouler là.

Quelque hâte que l'on eût mise à parcourir le chemin, on n'avait pu devancer le jour.

Une lueur très pâle blanchissait le ciel à l'orient, et commençait à éclairer Locquirec. Mais l'ombre couvrait encore l'ouest et les étoiles scintillaient du plus vif éclat. Sur la gauche des mystérieux insurgés, le roc énorme dressait sa masse noire, fourrée de bruyères et d'ajoncs.

Derrière eux, s'allongeait le sentier dont on a fait une route depuis, dans les profondeurs sombres de la vallée tapissée d'arbres séculaires. Sur un mamelon verdoyant surgissait, farouche et hautain, le grand chêne druidique, vieux de dix siècles, au tronc énorme et rabougri, aux branches puissantes, gigantesques bras étendus sur les verdure plus jeunes. L'abri du cap l'avait préservé des vents du large, dont la fureur impuissante venait mourir, avec de sinistres clameurs, dans ce pertuis resserré.

La foudre, elle, n'avait pas ménagé le contemporain des premiers âges de la France, qui furent les temps héroïques de la Bretagne. Combien de fois le feu du ciel avait allumé en torches effrayantes ces hautes cimes, toujours renaissantes, du géant ? Nul

n'aurait pu le dire, mais les cicatrices glorieuses que la flamme des nuées avait laissées sur le noble tronc suffisaient à en proclamer la vaillance éprouvée.

Et ce chêne de Beg-an-Fry était un objet de vénération et de crainte pour tous les habitants de la contrée. Des chapelets et des rosaires s'enroulaient à ses rameaux. De naifs artistes y avaient sculptés de grossières images de piété. Vingt légendes terribles couraient sur lui, défrayant les récits des *veillois* pendant les longues nuits d'hiver. Il avait un ancêtre et, sous son ombre formidable, s'assemblaient les âmes des trépassés, jointes aux pouliquets et aux korrigans.

Ce fut au pied du chêne que toute la troupe se rassembla.

Le chef au masque de suie étendit la main et fit un geste pour obtenir le silence.

— Bagad, commença-t-il, se servant pour mot d'ordre de ce terme "Cepagnie", il y en a parmi vous qui sont nos associés du moment dans la bonne action que nous venons d'accomplir. Mais il n'y en a que cinquante qui soient de la Confrérie. Or, la Confrérie est depuis hier hors la loi, bien qu'elle n'ait fait aucun mal et qu'elle n'ait prêché aucune révolte. On nous tue nos prêtres et nos seigneurs, on nous a tué notre roi.

— Nous n'en demeurons pas moins fidèles à la patrie. Seulement, nous ne voulons pas qu'on nous tue et qu'on nous dépouille. Si la Confrérie est mise hors la loi, la Confrérie se défendra.

— Oui, oui ! crièrent cinquante voix rudes.

— Je dis cela, poursuivit le chef, pour ceux d'entre vous qui, après nous avoir aidés à délivrer M. de Plestin, voudraient se retirer chez eux et nous laisser seuls à nous défendre. C'est leur droit, et je ne leur en voudrai pas s'ils s'en vont. Mais s'ils restent ici, en ce moment surtout, ils deviennent des nôtres et se soumettent aux lois de la Confrérie, qui punit les traîtres de mort, comme vous allez le voir.

— Donc, avant que nous jugions le traître, que ceux d'entre vous qui ne veulent pas être des nôtres se lèvent et s'en aillent.

Il y eut un long silence. Personne, dans cette assemblée de plus de cent pêcheurs ou paysans, n'avait bougé.

A la fin, un homme se leva et demanda d'une voix claire :

— Chef, pour être des vôtres, faut-il être prêt à vous suivre à tout les moments de la vie ?

— Oui, répondit le masque de suie.

— Faut-il décrocher son fusil de la cheminée et le coucher derrière sa tête et dormir dessus ?

— Oui.

L'homme hocha la tête, puis, mettant la main droite sur sa poitrine, solennellement il dit :

— Chef, s'il ne fallait qu'être avec vous par le cœur et par le bras dans les grandes occasions, je serais tout de suite à vous. Mais la femme et les enfants n'ont que moi, et je fais la besogne de deux hommes.

— Je décrocherai le fusil, je le tiendrai chargé dans le lit et dans le sillon. Mais il faut que je pousse la charrue et que je prépare le pain des petits.

— Je vous laisse donc et je m'en vais, mais ma maison est ouverte pour vous, et il y aura toujours une bolée de cidre et une tranche de pain pour ceux de la Confrérie.

— C'est bien. Tu es un homme de cœur, Yann Le Clec'h. Va-t-en en paix, prononça le chef.

Celui qui venait de parler avec cette fière franchise se leva et quitta l'assemblée sans que nul s'opposât à son départ.

Alors le chef fit un second geste de commandement, et deux masques de suie, quittant leur rang, allèrent prendre, dans un enfoncement plus ténébreux, une sorte de long paquet étroitement garrotté, qu'ils déposèrent aux pieds du chef.

Ce paquet remuait ou plutôt avait des soubresauts convulsifs.

— Otez-lui les liens, ordonna le chef.

Les deux exécuteurs, qui n'étaient autres que Pierre Le Braz et Le Bellec, détachèrent les liens du captif, et, le redressant, le mirent sur son séant.

Dans la clarté lentement grandissante, on put recon-



naître le pâle visage du Baptistin Leroux, le messager de trahison qui était venu apporter au comte de Plestin la mauvaise nouvelle.

— Camarades, reprit encore le chef, quel est le châ-timent des traîtres ?

Une rumeur sourde courut dans l'assistance. On entendit ce mot terrible de la sentence sans appel :

— La mort !

Le captif, dont les pieds seuls restaient attachés, tendit les mains dans un geste de prière.

— Grâce ! murmura-t-il d'une voix pleine d'épou-vante.

— Baptistin Leroux, fit le chef l'apostrophant direc-tement, tu as trahi la Confrérie en livrant à nos ennemis le secret de l'association. Tu leur as vendu l'homme auquel nous sommes tous dévoués, et, pour mieux le perdre, tu t'es fait toi-même porteur de mauvaises nouvelles, afin qu'un acte de rébellion de sa part le fit mettre hors la loi. Baptistin Leroux, tu as mérité la mort ; tu vas mourir.

— Grâce ! supplia encore le misérable, grâce ! Je ré-parerai ma faute.

Il n'est plus en ton pouvoir de la réparer. D'ailleurs, d'autres crimes demandent vengeance. C'est toi qui a livré le marquis de Féror, que les bleus ont guillo-tiné à Brest. Ton crime doit être châtié. Es-tu prêt à paraître devant Dieu ?

— Non, supplia le malheureux, non, je ne suis pas prêt. Donnez-moi le temps du repentir.

— Il y a un prêtre parmi nous, reprit le chef impi-toyable. Confesse tes fautes, il t'absoudra.

On vit une longue silhouette noire se détacher sur la pâleur du jour, qui blanchissait le ciel. Un prêtre tremblant, éperdu, s'avança, surveillé par les deux gardiens du captif.

— Grâce ! implora une autre voix pleine de pitié, celle de Mapiouank.

— Eloignez-vous d'ici, Mapiouank, fit le chef avec un léger tremblement. Rien ne peut sauver cet homme, et il vaut mieux que vos yeux ne contemplent pas cet affreux tableau.

Et comme le jeune homme s'éloignait, escorté par quatre des conjurés masqués, le prêtre, tremblant de douleur et d'effroi, s'approcha du condamné à mort. Il n'avait jamais rien vu de comparable à ce qu'il avait sous les yeux. Sa lèvre bégayait, sa bouche ne parvenait point à prononcer un seul mot.

Leroux tomba aux pieds de l'homme de Dieu.

— Sauvez-moi, père, gémit-il ; dites-leur qu'ils n'ont pas le droit de tuer, que la religion le défend.

— Confesse tes fautes, cria le chef impitoyable, ou bien nous les confesserons pour toi.

Le malheureux, bégayant, désespéré, fit le lamentable aveu de ses crimes. Le prêtre laissa tomber les paroles de miséricorde.

Alors Le Braz et Le Bellec portèrent l'homme au pied du chêne. Deux basses branches, rugueuses et tordues, pendaient au-dessus des spectateurs du drame. On y lia chacune des mains du condamné qui demeura ainsi suspendu d'un pied au-dessus du sol. Il fit entendre un suprême appel à la pitié de ses juges.

Au lieu de répondre, le chef fit un signe.

Une seule détonation ébranla les échos de la soli-tude. Le Bellec et Le Braz avaient déchargé leurs pistolets en même temps. L'une des balles troua le cœur, l'autre fracassa le crâne du traître.

Alors, sur la poitrine du cadavre, le chef attacha une feuille de papier blanc sur laquelle était tracé, en caractères de sang, ce mot révélateur et terrible : "Ganaz," qui signifie traître.

Le jour se levait, éclairant la lugubre scène. Dans le firmament, d'une merveilleuse pureté, l'azur pâle versait la lumière à la mer toute bleue qui roulait des paillettes d'or. Le roc géant se vêtit de pourpre, les masses sombres des arbres formaient de lourdes masses de velours vert et le bruit du double coup de feu avait éveillé en sursaut des milliers d'oiseaux que l'on voyait maintenant tourner dans les airs.

Le chef rassembla la troupe qui s'enfonça sous le couvert du bois, laissant pendre aux branches du chêne le cadavre sanglant du traître.

VI

MAPIOUANK

La route de Morlaix au Huelgoat n'était guère, en 1793, qu'un sentier raviné et sombre courant au tra-vers des futaies farouches, des taillis épais et des landes sinistres qui boisaient tout le nord-ouest de la Bretagne.

C'était bien là la terre classique des vieilles épopées armoricaines. Sur cette terre, en effet, avaient dû combattre les redoutables héros de l'indépendance, les Waroc'h et les Morvan. Là s'étaient mesurés plus tard les soldats celtes de Noménoë, d'Erispoë, de Salain, d'Alain le Grand et les Normands de Gottfried et de Hastings. Plus tard encore, sur cette même terre, les Bretons invincibles avaient défendu leur indé-pendance contre les rois angevins d'Angleterre. Puis, avec du Guesclin et Clisson, ils avaient soutenu les bannières du roi de France contre ces mêmes Anglais.

Aujourd'hui, le vieux terroir protestait contre l'in-troduction des lois féroces du nouveau régime.

La Révolution n'entraînait point en Bretagne comme une libératrice ; elle y venait portant la proscription et la mort, traînant la guillotine dans ses fourgons. Dès lors la fibre de la vieille foi bretonne devait vibrer avec toute la force du sentiment d'indépendance en-raciné dans ces âmes de fer et dans ces cœurs de chêne. L'insurrection couvait partout, prête à éclater.

Une semaine s'était écoulée depuis les graves événe-ments dont Plestin avait été le théâtre. La ville de Morlaix, dont pas un seul des gardes nationaux n'avait eu à souffrir du nocturne confit avec les membres de Kerret-ar-Laz, avait éprouvé néanmoins le frisson de la fièvre en apprenant que la rébellion grondait si près de ses murs. Le citoyen Thiard, avisé par le citoyen Killerton, échappé miraculeusement à la bagarre, avait éprouvé une joie si vive que, du coup, il avait fui jusqu'à Brest, s'y jugeant plus en sûreté dans la citadelle, sous la protection des baïonnettes du gé-néral Humbert.

C'était là que, le surlendemain de ce jour, il avait reçu l'épître suivante, qui l'avait fait réfléchir :

— Citoyen,

— Lorsque, par une mesure injuste et inexplicable, les représentants de la nation française ont cru pou-voir interdire aux meilleurs patriotes des cinq départe-ments bretons de s'unir pour la défense de la patrie et de leur propre territoire, ils n'ont pas tenu compte du dévouement dont ces patriotes avaient donné jus-qu'ici de nombreuses preuves.

— L'Anglais menace nos côtes, et ce n'est pas trop de toutes nos énergies réunies pour veiller à la sau-vegarde du territoire que les armées de la République ne sauraient protéger efficacement sur tous les points. Les représentants ont-ils oublié avec quelle vaillance les milices des côtes bretonnes surent combattre et rejeter à la mer les troupes que l'Angleterre avait dé-barquées à Saint-Cast ?

— Fières de leur glorieux passé, ces mêmes milices, organisées en associations licites, veulent faire leur devoir jusqu'au bout, et elles te le font savoir, en dépit de l'interdiction prononcée contre elles, et dont elles ne tiennent aucun compte. Elles sauront prouver, par leur attitude, combien fut injuste cette mesure, et c'est pour protester contre elle que les membres de l'Association connue sous le nom de Kerret-ar-Laz ont arraché le ci-devant comte de Plestin et sa femme aux violences exercées contre eux par un certain Killerton de son vrai nom Arthur de Kergroaz, stipendié de la perfide Angleterre et agent de Pitt et Cobourg.

— Voilà, citoyen, ce que nous avons tenu à te dire. Sois assuré que, quoi qu'il advienne, les gardes-côtes armoricains sauront mettre tout leur courage et tout leur dévouement au service de la patrie.

— Salut et fraternité.

Cette missive, très fière et très énergique, produisit la plus vive impression sur l'âme très peu romaine du citoyen Thiard.

L'accusation formelle énoncée contre le citoyen Killerton ne laissa pas que de le jeter en un véritable désarroi, en faisant germer une sourde méfiance en son esprit. D'ailleurs, l'accueil qu'il avait reçu des soldats bleus eux-mêmes lui avait suggéré de pru-dentes réflexions. Les mécontents étaient nombreux autour de lui. Il était sage de n'en point grossir le nombre par des mesures de rigueur aussi maladroites que vexatoires.

Le citoyen Thiard laissa donc dormir l'arrêté ré-crement pris et se garda bien d'en appliquer les pénalités.

Or, dans la semaine qui suivit les événements de Plestin, le chef de la redoutable association convoqua ses plus fidèles acolytes dans les bois de Huelgoat. Il allait conférer avec eux des intérêts de la Confrérie et de l'action qu'elle allait prochainement entreprendre ; car de nouveaux avis de la côte avait signalé l'ap-proche de la flotille anglaise au nord de Batz, de l'Aber-Vrac'h et de Trébeurden. Un débarquement semblait imminent, et l'on ignorait à quel chiffre pou-vait s'élever la force armée dont disposait l'implacable rivale de la France.

A mesure que les événements se précipitaient, dans cette universelle conflagration qu'attisaient simulta-nément la guerre civile et la guerre étrangère, il devenait chaque jour plus difficile à un homme de cœur aussi attaché à son pays qu'à ses convictions, lorsque ces convictions étaient hostiles au nouvel ordre de choses établi en France, de savoir à quel parti se résoudre.

C'était même là la plus cruelle épreuve que pussent subir de sincères et loyaux patriotes.

Le jeune chef, dont la terrible autorité s'était si récemment affirmée dans l'exécution sommaire d'un traître, avait donc convoqué ses fidèles dans une clai-rière située au centre de ces vallées ombreuses et pro-fondes que traverse le ruisseau dont les chutes por-taient et portent encore le nom de Saint-Herbot. C'était là, sous le couvert des grands arbres, que le Conseil de la Confrérie allait se tenir.

Ce chef était un homme de trente ans environ, ancien marin, d'un savoir et d'une habileté consommée. D'une taille au-dessus de la moyenne et merveilleuse-ment prise, d'une vigueur herculéenne, il était plus remarquable encore par la mâle et pure beauté de son visage aux lignes de camée antique. Comme tous ses compatriotes, il portait les cheveux longs, des cheveux d'un noir brillant. Mais, selon la mode du temps, il les rassemblait en queue attachée d'un ruban.

Il n'y avait, pour le connaître sous son véritable nom, qu'une poignée de lieutenants, ses camarades des plus lointaines expéditions, dévoués à la vie et à la mort, prêts à se faire hacher pour le jeune chef qu'ils s'étaient librement donné.

Alain Prigent, car c'était lui, avait pris pour quar-tier général une de ces huttes que les sabotiers cons-truisent avec tant de promptitude et de dextérité. Celle qu'il occupait était de vastes dimensions, ne con-tenant qu'une seule chambre en plancher de terre battue, sur lequel s'étendaient quelques nattes.

Dans un angle de la pièce, un lit de planches à peine rabotées et couvertes d'un matelas rudimentaire se dressait, et sur ce lit dormait, vaincu par la fatigue, le jeune homme mystérieux auquel ses compagnons avaient donné le surnom de Mapiouank, "le jeune fils."

Alain s'était assis, afin de ne point éveiller le dor-meur. De temps à autre il tournait vers lui un regard de tendresse, d'une tendresse dont un observateur attentif n'aurait su dire si elle était celle d'un frère ou d'un époux. Car, dans sa pose abandonnée, dans le sommeil qui délassait son corps, Mapiouank se révé-lait dans son sexe véritable, dans la grâce toute fémi-nine de son déguisement.

Son visage, d'une exquise beauté, gardait jusque dans le repos le reflet de pudeur d'une âme virginale. Il dormait sous la garde de Dieu et sous la protection de cet homme fort et brave, qui consentait, avec un admirable respect, à n'être qu'un frère pour lui.

Tout à coup, le dormeur s'éveilla et, dans le mouve-ment qu'il fit pour se dresser sur son séant, il défit

l'habile édifice de sa chevelure artistement relevée sur sa nuque et autour de ses tempes. Un peu de confusion se peignit sur ses traits, et ce fut avec une rougeur qu'il demanda :

— Vous étiez là, Alain ? Ai-je dormi longtemps ?

— Un peu plus d'une heure, Madame, répondit-il en souriant. Il y a quelques minutes à peine que je suis entré. Je suis bien aise que vous ayez pu goûter ce repos. Vous en aviez besoin. Je ne veux plus que vous vieilliez comme vous le faites.

Mapiaouank se leva, sans prendre garde à ses cheveux dénoués, dont le flot abondant ruissela comme un manteau sur ses épaules.

Elle s'approcha du jeune chef et jeta simultanément ses deux mains dans les siennes, en fixant sur lui ses grands yeux.

— Comme vous êtes bon, mon ami ! murmura-t-elle d'une voix qui tremblait ; comme vous m'aimez !

— Oui, je vous aime, prononça-t-il avec ferveur.

— Et moi aussi, je vous aime, Alain, d'une tendresse égale à la vôtre. Vous le savez, n'est-ce pas !

— Je le sais, Madame, et c'est parce que je le sais que je suis heureux. Chaque fois que votre bouche me l'affirme, c'est une félicité nouvelle qui s'épanche en moi, et voici quatre années que je goûte ce bonheur de vivre à votre côté, dans votre air, sous votre main, fidèle serviteur et silencieux ami. Vous êtes ma lumière et ma joie.

Elle posa sa main fine et blanche sur le front du jeune homme, et ses yeux s'emplirent de larmes.

— Vous pleurez, Madame ? interrogea-t-il.

— Oui, répondit-elle. Je pleure en songeant que je suis le malheur de votre vie, l'obstacle à votre avenir, que sans moi, sans ma présence, vos yeux se seraient plu à contempler une autre image. Comme Jean, vous auriez pu faire des rêves plus voisins de la réalité.

— Ameline ! s'écria-t-il, en pressant les mains qu'il tenait.

Et, se reprenant aussitôt, avec un respect d'une douceur infinie, il murmura :

— Pardonnez-moi, Madame ; je me suis oublié.

— Vous pardonner ? répliqua-t-elle en faisant une caresse de chaque inflexion de voix, vous pardonner parce que votre affection s'est traduite dans un cri ! La comtesse de Kergroaz est morte, vous le savez bien, puisque c'est vous qui l'avez ressuscitée.

Elle souriait toujours, et son sourire charmait plus encore que sa parole. Elle continua :

— Et puis, est-ce que je ne vous appelle pas Alain, moi ? Devrais-je vous dire : Monsieur le chevalier de Bocenno ?

Il se remit à rire et répondit avec un peu de tristesse dans la voix :

— Oui, vous avez raison de me rappeler l'antiquité de ma race. Les Bocenno ont été de tout temps féaux de la croix. Nous sommes du même clan, c'est-à-dire du même sang. Mais le vôtre s'est mêlé à celui des rois. Votre berceau fut comme le nôtre, aux confins de la Cornouaille et du Poher, et il y a dans le territoire de Vannes un coin qui porte encore votre nom. N'importe ! N'importe ! Vous êtes comtesse et je ne suis que de petite noblesse. Nos pères étaient les clients des vôtres, presque leurs fermiers.

Mapiaouank soupira. Puis, avec un geste d'une vague insouciance, elle reprit :

— Où sont nos titres aujourd'hui, mon ami, dans cette effroyable tourmente, qui bouleverse la France du sud au nord et du nord au sud ? Qui distinguerait entre la grande et la petite noblesse, alors que ce seul qualificatif de noble est un brevet pour l'échafaud ? Vous avez tout abandonné pour moi, brisé votre avenir de marin, risqué vingt fois votre tête pour ma cause.

— N'est-ce pas vous qui êtes le plus noble de nous deux, vous qui ne voulez, qui n'attendez aucune rétribution, vous que je ne puis payer de votre dévouement comme je le désirerais, comme le souhaite mon cœur ?

Alain eut une pâleur au front et sa voix trembla quand il répondit :

— Me payer, Madame ! Connaissez-vous donc un

prix pour ma fidélité ? un prix que je pourrais accepter ?

Ameline se pencha. Une vive rougeur couvrit ses traits charmants. Elle murmura :

— Oui, Alain, j'en connais un, et celui-là, j'en suis sûre, tout mon cœur me le dit, vous l'accepteriez.

Alors, se redressant, farouche, le sourcil froncé, le visage contracté, Alain fit entendre une sorte de rugissement.

— Ah ! cet homme ! cet homme maudit ! ou plutôt ce monstre qui enchaîne votre destinée, que ne puis-je l'avoir en face de moi, l'épée à la main ! Ce serait une lutte à mort entre nous, mais je le tuerais !

Vivement la jeune femme posa la main sur l'épaule du jeune chef.

— Oui, c'est vrai, dit-il avec une nuance d'amertume, vous ne voulez pas que je parle ainsi ; vous ne voulez pas que je le tue.

— Je ne veux pas que ce sang-là soit sur nos mains, Alain. Le jour où Dieu me fera libre, je vous appartienrai ; mais, si infâme que soit cet homme, il est lié à moi par le plus sacré des serments, je suis sa femme devant les hommes.

— Vous ne l'êtes pas devant Dieu, Madame !

— Je le sais, mon ami ; mais je ne veux pas lui donner une seule occasion, un seul prétexte de me flétrir devant le monde.

— Mais il vous croit morte ; il doit le croire, lui qui voulut se défaire de vous par l'exécrable forfait qui s'accomplit pendant cette terrible nuit de décembre 1789, il y a quatre ans. Comment pourrait-il supposer que le créature déposée vivante dans la tombe en ait pu ressortir vivante ?

— Vous oubliez que la morte de Plestin a été enlevée par vous-même et votre frère, que l'événement fit un bruit considérable dans la région, et qu'on renonça à l'expliquer après une foule de commentaires.

— Mais vous-même, dit Alain, vous oubliez que nous avons célébré vos funérailles à Primel, que le cercueil a été déposé dans la roche aux yeux de tous nos frères, et que, pendant toute une année, vous avez vécu cachée à tous les yeux. Sauf quelques fidèles, nul ne peut soupçonner que Mapiaouank et la comtesse Ameline ne sont qu'une seule et même personne.

La jeune fille soupira.

— Hélas ! mon ami, ce soupçon a hanté bien des esprits. Faut-il vous rappeler l'exécution du traître que vous avez châtié il y a huit jours à peine ? Et croyez-vous que ce que Leroux avait deviné, Killerton ne l'ait pas su ? N'y a-t-il pas un autre traître dont vous avez prononcé le nom devant moi et que j'ai oublié ?

— Oui, Balahic, répondit Prigent, dont le sourcil se fronça, tandis que ses poings se serraient.

Ils gardèrent un instant le silence, puis Alain reprit :

— Pourquoi l'autre a-t-il prêté son nom à ce grossier coquin qui conduisait les soldats ? Voilà ce que je ne m'explique pas. Rien ne serait plus facile, il me semble, que de confondre le faux Killerton ?

— Non ; car Killerton, celui que nous avons vu à Plestin, porte vraiment ce nom, qui est celui d'un clan nombreux du pays de Galles. Arthur de Kergroaz a voulu se munir d'un double nom ; car, dans ce bandit grossier, nul ne peut soupçonner que se cache un homme de sang noble. N'est-ce pas la meilleure manière de donner le change aux méfiances ?

— Peut-être ! fit Prigent rêveur.

En ce moment, le cri de la chouette parvint distinctement aux oreilles des deux interlocuteurs.

— Ah ! dit le chef, voici l'avis. Je me rends à la clairière. Venez nous y rejoindre au plus tôt.

Il sortit, et la jeune femme s'empressa de réparer le désordre de sa chevelure. L'instant d'après, la fauve et superbe crinière avait disparu sous le large chapeau de feutre noir aux rubans pendans. Une paire de pistolets pendus à la ceinture, Ameline sortit de la hutte. Elle était redevenue Mapiaouank.

Cette clairière était bien le lieu le plus propre aux assemblées populaires des insurrections. Tel il devait être aux temps de la Gaule antique, lorsque, à l'appel des druides, prêtres et législateurs, les guer-

riers accouraient en armes pour jurer sur leurs étendards et tenir les solennelles assises des revendications de la patrie et des saintes révoltes contre l'oppresser étranger.

Là avaient dû s'unir les ancêtres de la race, les soldats de Vercingétorix, de Florus et de Sacrovir, les indomptables Bagaudes luttant pour la défense de l'émancipation du territoire.

Sur dix lieues à l'est et au sud, la forêt s'étendait impénétrable et dense, défiant le fer et la torche, et sous ces arbres centenaires les pierres sacrées se dressaient, farouches, évoquant des souvenirs de luttes et de gloires, aujourd'hui effacées de la mémoire des hommes. Le vent qui passait sous ces branches était un souffle d'indépendance ; l'amour du sol natal faisait croître les sèves de ces forêts et battre les cœurs de leurs rudes habitants.

Mapiaouank poussa la porte de la cabane et s'avança dans la clairière, sans doute pour y rejoindre les chefs de la Confrérie, convoqués par Alain Prigent. Mais un lourd silence régnait sur les bois. Il semblait que les bruits entendus naguère se fussent perdus dans les immensités pleines d'ombres.

Tout à coup, la jeune femme eut un geste de surprise, et, quittant la partie découverte du rond-point, se jeta vivement derrière un massif de chênes où elle se dissimula.

Un son très distinct, celui d'une troupe à cheval, s'avançant sur l'étroit sentier qui menait au rond-point, venait de s'élever à une distance très rapprochée, bien qu'assourdi par le tapis d'herbe et de mousse.

Mapiaouank s'agenouilla dans le fourré, et machinalement, par habitude peut-être, prit un des pistolets passés à sa ceinture. En même temps, de la main gauche, elle caressa la manche d'un solide couteau de chasse.

Trois cavaliers débouchaient en même temps dans la clairière.

L'un était ce même personnage féroce et brutal qui, sous le nom de Killerton, avait procédé à l'arrestation du comte et de la comtesse de Plestin. Le second, à la stature herculéenne, à l'aspect dur, portait le costume des paysans de la région. Le troisième était, à n'en pas douter, un gentilhomme.

Grand, admirablement pris, portant avec une suprême élégance la redingote du temps à collet et à revers, la chevelure soigneusement peignée et poudrée, sur laquelle il avait placé le chapeau à pointe et à bords plats, ce dernier voyageur avait cette beauté, fine et virile en même temps, qui caractérise les hommes de la race anglo-saxonne. Des pistolets à pommeau d'argent ciselé se voyaient dans les fontes de la selle, et un fouet de chasse, pareil à ceux des piqueurs, était passé dans le haut revers de la botte droite.

— Ah ! fit-il avec un léger accent anglais, voici un endroit fort bien choisi pour la conversation.

— Hum ! fit le Breton dans une sorte de grondement, il ne faudrait pas s'y fier.

— Que voulez-vous dire, Balahic ? interrogea le gentilhomme.

— Je veux dire que mylord est bien osé de voyager ainsi seul dans le pays. Mylord doit savoir ce qui s'est passé à Plestin la semaine dernière ?

— Non, je l'ignore. Que s'est-il donc passé ?

Balahic eut un sourire narquois et regarda de côté le troisième compagnon.

— Dame, je croyais que mylord en était informé par M. Killerton. C'est lui qui peut le mieux vous raconter la chose, puisqu'il y était, et même qu'il a failli y rester, à ce que je me suis laissé dire.

Les sourcils de l'étranger se froncèrent. Il regarda le Breton avec hauteur :

— Explique-toi clairement, rustre, ordonna-t-il. Je ne suis pas ici pour déchiffrer des énigmes.

— Mylord, reprit Balahic, sans paraître s'émouvoir de cette apostrophe, m'est avis, quoi que vous en pensiez, que l'endroit n'est pas bon pour une conversation de ce genre. Il peut y avoir un fusil derrière chaque tronc, et la Confrérie court les bois tous les jours.

L'Anglais haussa les épaules. Il répondit :

— Je me moque de la Confrérie, mon garçon. Et, comme j'ai quatre-vingts lieues de selle dans les jambes, j'aurai un vrai plaisir à me reposer sous cette ombre. D'ailleurs, le détachement de l'armée des côtes que je précède doit être arrivé à Morlaix. Il n'y a donc rien à craindre à l'heure présente.

Et, ce disant, le cavalier arrêta sa monture tout près du fourré sous lequel Mapiaouank s'était blottie et mit pied à terre avec une aisance consommée, de l'air d'un homme qui éprouve une véritable joie à se détendre les jambes. Puis, imité par ses compagnons, il laissa les bêtes fourrager parmi les jeunes pousses et l'herbe drue de la clairière. Lui-même, s'avançant de quelques pas, s'étendit voluptueusement sur le tapis de gazon.

Mapiaouank n'avait pas bougé. Retenant son souffle, elle tendit l'oreille.

Jusqu'à ce moment elle n'avait rien entendu du dialogue fourni par les trois hommes ; elle n'avait pu distinguer leurs traits.

Soudain elle tressaillit.

Le gentilhomme, celui que Balahic appelait mylord, venait de mettre pied à terre et s'était retourné. Elle l'avait reconnu.

— Lui ! murmura-t-elle dans un souffle.

En ce moment, une main saisit la sienne ; une voix prononça à son oreille :

— C'est lui. L'occasion est unique. Qu'ordonnez-vous ?

Ameline répondit entre deux battements de sa poitrine violemment agitée :

— Qu'on ne leur fasse aucun mal. Il faut savoir ce qu'ils vont faire. Écoutons-les.

Elle détourna la tête sans bruit. Derrière chaque buisson, elle aperçut un homme couché, le fusil prêt. Tous avaient rampé avec tant de précautions, que les chevaux mêmes n'avaient pas éventé leur présence. Ils continuaient à brouter l'herbe à plus de vingt pas de là.

Mapiaouank et Alain se traînèrent sur les mains et les genoux jusqu'à dix pas des voyageurs. Ils écoutèrent.

D'abord Killerton raconta les événements de Plesstin, interrompu de temps à autre par les exclamations de colère et de mécontentement du gentilhomme. Puis le Breton éleva la voix pour demander :

— Qu'avez-vous fait de Leroux ?

— Leroux !... répondit l'Anglais avec une hésitation. Je ne sais ce qu'il est devenu. Je suppose que dans la bagarre, il s'est enfui.

— Vous le supposez ! fit Balahic farouche. Et si cela n'était pas, si Leroux était mort ?...

— Qu'est-ce qui vous fait parler ainsi ? questionna à son tour le gentilhomme.

— Voilà huit jours écoulés, et Leroux n'a pas donné de ses nouvelles. La Confrérie veille. C'est elle qui a délivré le ci-devant comte.

Le voyageur laissa voir tous les signes d'une vive inquiétude. Il dit :

— Savez-vous que Leroux avait une double mission ? L'arrestation du comte de Plesstin n'était que la moindre de ces missions.

— Il devait gagner la côte entre Locquirec et Beg-an-Fry, et allumer un feu de ralliement. Les deux corvettes croisent entre les Sept-Iles et les Chaises-de-Primel.

Alain et sa compagne eurent un tressaillement si brusque, que les brindilles de branches sur lesquelles ils étaient couchés craquèrent.

Mais les trois interlocuteurs n'y prirent point garde. Les bruits de la forêt se ressemblent tous. Le gentilhomme poursuivit :

— C'est Beg-an-Fry que nous avons choisi comme offrant le meilleur point d'atterrissage. Trois barques devaient y aborder avec deux cents hommes pour faciliter une descente du reste de l'expédition.

— Or, rien n'est fait encore, car le pays n'a pas bougé, et les commandants de poste ne sont pas prévenus d'une seule tentative. Six mille Anglais en France, cela se saurait vite.

— Six mille Anglais ! prononça Alain à l'oreille de sa compagne.

Le voyageur reprenait :

— C'était justement pour indiquer l'heure du premier débarquement que j'avais envoyé Leroux sur ce point. Il l'aura mal gardé.

— Tu te trompes, murmura Prigent entre ses dents, il le garde pour l'éternité.

Balahic tendit soudain l'oreille et, se levant, apostropha ses compagnons :

— Mylord, il serait prudent de nous remettre en route. Je ne suis pas plus rassuré qu'il ne faut.

— Poltron ! plaisanta le voyageur, qui se leva pour tant et monta à cheval.

— Connais-tu le chemin ? demanda-t-il encore. Nous allons de ce pas à Brest.

Le Breton fit de la tête un signe affirmatif, et les trois hommes, mettant leur monture au trot, s'enfoncèrent sous le couvert du bois.

Alors le chef et ses hommes se levèrent à leur tour. Ils s'assemblèrent dans la clairière autour de Mapiaouank.

Ils étaient dix en tout, parmi lesquels outre Alain Prigent et son frère Jean, se trouvaient les vaillants qui, d'ordinaire, dirigeaient toutes les expéditions : Ervoan Madeuc, Guen Le Hélo, Pierre Le Braz, Yann Le Bellec et son cousin François-Marie, hôtelier à Morlaix. Les trois autres étaient des nouveaux venus, des terriens, mais unis aux pêcheurs par un dévouement à toute épreuve : Joël Gac, le garde Julot et le valet de ferme Yvon Le Braz.

Au milieu du silence qui pesait sur l'assistance, Mapiaouank éleva la main :

— C'est moi qui commande aujourd'hui, dit-elle. Vonie Le Braz, tu va suivre ces hommes, car j'ai peur pour ceux de Morgat et du Raz-de-Sein.

— Achète le premier cheval à la première ferme. Voici pour le payer. Pars sans les perdre de vue. Ils ne te connaissent pas, ils seront sans méfiance. Garde-toi de rien laisser soupçonner.

— Ne craignez rien, Mapiaouank, répondit le colosse. Et jusqu'où faudra-t-il les suivre ?

— Jusqu'au bout, mon gars, jusqu'à Brest et même partout où ils iront dans le pays. Tu mettras le comte de Plesstin et sa famille en sûreté. Puis tu viendras vers nous.

— Et si je trouve une bonne occasion d'assommer les trois coquins ?

Mapiaouank eut une hésitation. Elle comprit néanmoins qu'elle ne pouvait être trop exclusive.

— Si on t'attaque, défends-toi, se contenta-t-elle de prescrire au redoutable compagnon en lui tendant une bourse qui contenait cent écus. Du même geste elle lui offrit un de ses pistolets. Il refusa avec insouciance.

— Je n'en ferai rien, Mapiaouank ; mon penbas et mon couteau peuvent suffire.

Et il s'élança à son tour dans les dédales du sentier.

C'était un singulière histoire, ou plutôt un étrange roman, que celui de la comtesse Ameline de la Croix de Kergroaz.

Elle était la dernière descendante, la seule héritière des trois familles qui, toutes les trois, avaient donné des rois à la Bretagne en ces temps obscurs et légendaires où, disent les vieux chroniqueurs, les successeurs de Konan Mériadek, émigrés de l'île conquise par les Saxons, apportèrent à la presqu'île armoricaine, avec un flot nouveau de populations celtiques, le nom désormais continental de Bretagne. Ameline descendait par son père du fameux Gradlon, roi d'Is, par sa mère de Budik le Grand, par sa grand'mère de Salain III, comte de Cornouailles et roi de Bretagne.

De toutes ces souches avait surgi sur la branche des Kergroaz cette fleur de beauté et de grâce.

Ameline était demeurée orpheline à seize ans. Elle habitait alors un vieux château à l'extrême limite des monts d'Arrée, non loin de ce Méné-Hom que les Bretons appellent pompeusement une montagne.

Dans ce manoir seigneurial elle eut une cour véritable, avec un chapelain, deux intendants de sang noble, eux-mêmes apparentés à l'illustre famille et

d'une noblesse aussi antique, sinon aussi considérable, vingt serviteurs ou servantes, vingt chevaux dans ses écuries et six carrosses que ses goûts délicats firent transformer en berlines.

Dans tout le pays on l'adorait. Les gens de Brest eux-mêmes la connaissaient et l'honoraient. Il n'était pas un bourg, pas un hameau de la région qui n'eût reçu quelques dons de sa main. Les pauvres étaient ses amis ; les églises l'avaient vue s'agenouiller sur leurs dalles, aussi simplement que la plus humble des paysannes des environs.

Et, fidèles à leurs traditions nationales et locales, les Bas-Bretons l'aimaient et la vénéraient surtout parce que, de toutes les familles de la Bretagne, celle de Kergroaz était la seule qui n'eût jamais accepté d'alliance étrangère. Il n'y avait que du sang breton dans les veines de la famille des Kergroaz.

Et c'était un long murmure d'admiration sur son passage, le concert de toutes les reconnaissances unies à toutes les louanges qui montaient vers la femme et saluaient sa resplendissante beauté.

Car, en vérité, la comtesse Ameline était belle au-delà de tout éloge, au-dessus de toute imagination.

En elle, la réalité éclipsait tout ce qu'aurait pu souhaiter l'imagination la plus éprise de rêve.

Grande et mince de taille, le buste plein et harmonieux, le cou superbement attaché à des épaules de statue, des bras d'une exquise rondeur, des mains et des pieds de fée, Ameline avait le plus adorable visage qu'un peintre aurait pu prêter à l'image d'une créature angélique. Des cheveux blonds, mais comme embrumés de poussière stellaire, encadraient cet ovale pur ; et deux yeux noirs, aux prunelles de velours, l'éclairaient d'un regard tantôt chargé de molles langueurs, tantôt allumé de flammes ardentes.

Et ils n'avaient qu'un mot pour la désigner, les bonnes gens de la Cornouaille qui l'avaient vue une seule fois en leur vie.

Ils la nommaient : " la Merveille, " tout comme les pêcheurs de Coutances, d'Avranches, de Granville et de Pontorson nomment le mont Saint-Michel.

Ils l'aimaient, et d'un geste, d'un signe, Ameline eût rassemblé autour d'elle une petite armée.

Des deux intendants nobles qui géraient ses biens, l'un s'appelait Jean de Coalguen, l'autre Alain Prigent de Bocenno.

Le premier était célibataire et âgé de soixante-quinze ans. Le second en avait cinquante. Il était veuf et père de deux fils, dont l'aîné s'appelait Alain, comme lui, le second Jean.

Alain et Jean avaient été les camarades d'enfance et de jeux de la comtesse. Ils l'avaient aimée comme une sœur, jusqu'au jour où Alain s'était aperçu que l'amour dont son cœur était plein, était aussi douloureux qu'illicite. Car il ne lui était pas permis d'élever ses regards jusqu'à la merveille de beauté qui était sa dame dans la hiérarchie sociale.

Alors, le cœur déchiré, le jeune homme avait fait à son père l'aveu de sa souffrance. Il avait dix-neuf ans à peine, et Ameline en comptait un peu plus de quatorze. Le père l'avait serré dans ses bras en lui disant :

— Sois marin, il est temps. Tous les Bocenno l'ont été. La mer te consolera.

Ceci se passait en 1782. Alain était entré dans le " grand corps. " Il y avait glorieusement servi et avait conquis les épauettes de lieutenant de vaisseau, compagnon d'armes du futur chef vendéen Athanase de Charette de la Contrie.

En 1788, le chevalier de Bocenno était mort d'une attaque d'apoplexie, et Alain rappelé par la comtesse Ameline, était venu prendre la succession de son père au poste d'intendant, tandis que son frère Jean le remplaçait, avec le grade de cornette, à bord de la flotte.

Le retour du jeune officier au manoir de Kergroaz fut pour lui une cruelle épreuve.

PIERRE MAEL.

(A suivre)